

LE FAUVE HUMAIN

JEAN-JACQUES REY

BRETAGNE
FRANCE

© Jean-Jacques Rey, 1997
Tous droits réservés pour tous pays

La loi française du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Tous les droits de reproduction des œuvres appartiennent à leur auteur : Jean-Jacques Rey

AVIS AUX LECTRICES ET LECTEURS

« Le Fauve humain » est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages et des événements du passé ou du présent serait le fruit du hasard, pure coïncidence, et contre le gré de l'auteur.

- I -

Il descend comme un fou, roule et boule, déjeté, rejeté entre les troncs, giflé par les branches basses, accroché par les épineux et les ronces. Il n'en voit pas le bout de ces halliers. Un sentiment de panique l'opprime, dans une progression difficile, frénétique. Zarko ignore totalement sa position, même approximative. Il ne dispose d'aucun repère, carte ou boussole. D'ailleurs sa réflexion est inhibée. Dans cette fuite éperdue au flanc obscur de la montagne, une seule obsession l'anime : échapper à ses poursuivants, ne pas se laisser capturer et sauver sa peau. Zarko a faim, Zarko a soif et plus rien dans sa musette et son bidon. Une pince lui déchire la panse, il ouvre la bouche à la recherche d'air et salive en vain. Des gerbes d'étincelles éclatent sous ses paupières à demi-fermées. Quand il reprend souffle, il se cramponne à l'un de ces innombrables drageons. La pente est raide. Il maudit ce dédale arbustif, presque impénétrable, qui l'enferme. Il regrette la pleine lune et les étoiles qui guidaient et accompagnaient tout à l'heure son entreprise. Déjà il se sentait libre, trois jours auparavant, de pouvoir regarder le ciel en face, livré à lui-même, malgré la présence de ses trois compagnons. La vie est belle sans murs, sans barrières, sans ordres, sans cris, et puis, sans coups... Les horions qui tombaient de tout bord, sans raison apparente que la loi du plus fort, l'inimitié des gradés ; parce que c'est la routine et la mise au pas, la mise en condition et le conditionnement des caractères, le reniement de l'individu. C'était avant que le projecteur les débusquât, les saisît et les fouaillât. Les ronflements de moteur, les hurlements, les détonations résonnent encore à ses oreilles, tout comme le sifflement bref, presque anodin des projectiles, la grêle des impacts : sons mats dans la végétation, crépitants sur la rocaille.

Lui et ses trois compagnons n'avaient rien préparé, ils avaient décidé leur action sous le coup de la révolte et de l'indignation. Ils ignoraient tout de la région. Et maintenant leur évasion apparaît bien compromise. Ils s'étaient fait

surprendre parce qu'ils suivaient la route comme des potaches candides :

- Halte-là ! Qui va là ? ...

- Ta gueule ! Enfoiré !

Ils avaient détalé dans le sens opposé, le long de la route, ils s'étaient éclatés comme un vol de moineaux, poursuivi par un roquet :

- Stop ou je tire !

- Va donc ! Hé ! Facho !

- Rendez-vous, salopards ! Dernière sommation !

- Va-te faire foutre, charlot !

Dumonteil se retournait, il criait à perdre haleine, il s'exposait... Zarko avait entendu un coup de feu, un bruit de verre brisé et le projecteur s'était éteint. Les autres avaient riposté, il avait plu du plomb : un vrai champ de tir ! Instinctivement Zarko avait plongé par-dessus un parapet, roulé dans un ravin sans s'arrêter, et s'était retrouvé au bord d'un ruisseau. Il s'était relevé pratiquement indemne, juste des entailles et des éraflures partout. Alors, d'en haut, les autres avaient arrosé au hasard et il n'avait pas demandé son reste pour déguerpir. Il n'avait pas répondu et s'était balancé dans le cours d'eau, dérapant et zigzaguant entre les rochers. Depuis il a perdu tout contact avec ses compagnons et se demande quel sort leur réserve l'avenir.

Pour le moment, ballotté dans les méandres et les sauts de sa pensée, il sait que le sien d'avenir est menacé, grevé d'incertitudes. Il le joue à chaque minute, à chaque instant depuis trois jours et n'a plus aucun projet bien défini. Sa seule préoccupation est de rejoindre la mer. Il se guide sur le soleil et la polaire. Il espère se diriger dans la bonne direction mais doit s'accommoder du relief très accidenté, contourner les villages, éviter les routes ; autant de zones dangereuses où il sait que les autres placeront des « choufs »¹. Pendant ces trois jours de mise à l'épreuve anxiogène, de couverts en planques, de marches en détours, d'ascensions en descentes, de chutes en accrocs dans les broussailles, il n'a presque rien mangé, juste rempli son bidon deux ou trois fois au passage d'un cours d'eau. Sa

¹ Chouf : guet.

tenue s'effiloche, il est sale, pas rasé et présente des apparences peu engageantes.

Zarko se cale contre une souche et sort l'avant-dernière cigarette de son paquet froissé. Il se remémore et rumine soudain le pourquoi de sa présence ici : *« je suis un fuyard mais pas un couard, un connard mais pas un soudard. Je me veux humain respecté sinon libre et non chien d'esclave, couvert de chaînes. Je ne fais pas une société toute particulière par lâcheté, je me défais de son aberration. Ils m'ont masqué la réalité, se sont moqué de moi, me traitent en irresponsable, nul contrat ne tient devant une telle perfidie ! »* Il tire une autre bouffée, aspirant goulûment la fumée. De toute façon la nuit est bien avancée, il est exténué. Il regarde sa montre où les aiguilles phosphorescentes indiquent deux heures trente. La marche de nuit est plus discrète, moins aléatoire que la marche de jour, mais pénible et dangereuse. Il a beau se reposer la journée, il n'arrive guère à dormir. Il s'apprête à s'allonger et fait craquer du bois mort à ses pieds. Un chuintement tout proche le fait sursauter, il saisit son fusil. Il entend maintenant des cris aigus, qui lui font froid dans le dos, et des craquements dans la végétation environnante. *« Maudit sort ! Ils m'ont retrouvé... »* Il engage la baïonnette sous le canon du semi-automatique Mas 49-56, enlève le cran de sûreté et arme la culasse : *« je vais défendre chèrement ma peau, bande d'esquinteurs ! »* Il sait que les chasseurs sont implacables et n'entend pas demander grâce. Il s'accroupit et scrute les ténèbres, tous les sens en alerte, ses tempes lui font mal et son cœur bat tumulte. Il y a un drôle de remue-ménage quelque part devant lui, à quelques mètres. Il n'y tient plus : *« marre de stationner ! Je n'ai fait que cela dans la journée. Je ne vais pas attendre qu'ils me tombent dessus, autant aller à l'abordage tout de suite ! »* Et il fonce ! Il déboule trente mètres plus loin, dans une petite clairière, en ayant tout bousculé et piétiné sur son passage, prêt à tirer, prêt à crever, mais en homme libre !... Alors ses yeux s'arrondissent de surprise et il se détend imperceptiblement. Il se retrouve nez à nez avec une dame blanche : une chouette effraie qui le regarde de ses gros yeux lumineux et s'envole, abandonnant une proie qu'elle vient de harponner. Il s'approche, c'est un levraut qui gémit, les reins

brisés sans doute, parce qu'il se traîne sur les deux pattes avant, dans un dernier effort désespéré. Alors Zarko, ému, l'achève d'un coup de baïonnette... Il aura son dîner cette nuit. Il n'avait encore jamais tué, mais là vraiment il a faim : « *l'homme est une bête ! Il l'est encore plus quand il le méconnaît !* »

2

Zarko se rappelle petit à petit, mais quel étrange signe du destin ! ... Ce n'est pas la première fois qu'une chouette vient au bord de la route, mystérieuse et imprévue envoyée, pour lui dire : « *debout !* » quand il se couche, rendu à l'extrême de ses forces morales ou physiques. Elle interpelle sa conscience ou agit en providence comme cette fois encore. Déjà sur la route de Tetovo, dans le Sar Planina, l'oiseau lui avait sauvé la vie. Elle l'avait réveillé dans le champ de neige où il s'était allongé, perclus de fatigue, après soixante kilomètres en bicyclette en pleine nuit, en plein mois de décembre et par moins dix degrés. Il allait mourir de froid, l'oiseau déchira une douce extase, le remit debout, et l'onglée fit le reste : que de larmes quand circule, la vie ! Il avait quinze ans et partait chercher du secours dans la famille, pour épargner à un père tyrannique de s'immoler par le feu. Les jerricans d'essence étaient déjà à la maison. La récompense obtenue fut une énorme raclée... Une autre fois, le destin avait carrément sacrifié la chouette pour sauver Zarko. Il était au volant de son camion comme un mort vivant, il n'avait plus conscience de rien. Son âme avait quitté depuis longtemps son contenant, meurtri et courbaturé, elle flottait libre, au-delà de la cabine. Il voulait dormir, il était fatigué... Il se rappelle la scène : au bas d'une longue rampe, le virage arrivait très vite, il y avait un gros mur blanc en face. Il eut encore un déclic d'automate, mais l'épaule resta immobile, sa tête était lourde et vide, à cent à l'heure, le camion fonçait tout droit. Soudain un fracas comme le tonnerre, le déflecteur vola en éclats, un courant d'air lui inonda la figure, quelque chose s'agitait sur ses genoux. Il eut une secousse, dans un rêve, les pieds appuyèrent sur les pédales, le bras poussa le levier de

vitesse en avant, le moteur explosa en cascade de décibels, la caisse et les pneus gémirent, le camion oscilla, vira, un instant il se souleva, incertain comme une voile chatouillée par la brise, il était en suspens, puis à regret, lentement, le véhicule se stabilisa, il poursuivit sur le bitume qui s'étalait devant lui. Zarko avait repris son assise, il était de nouveau à plat sur le siège, les mains à plat sur le volant, à plat sur la route... Sur ses genoux, un être blanc s'agitait doucement. En ligne droite, le camion s'était mis à ronronner. Zarko regarda enfin le petit être à la poitrine blanche de neige, tas de plumes où brillaient deux lacs phosphorescents, étoiles de la nuit qui le découpaient en rondelles. Trop de questions affluaient dans ce regard d'agonie. D'une secousse, ses jambes s'écartèrent, le tas blanc et brun roux chut au fond, sans un son. La tête de l'oiseau, entre les pieds de Zarko, l'interpellait toujours, un peu plus bas, c'est tout ! La lueur faiblissait dans ses yeux, Zarko y vit la surprise et comme une sourde souffrance se répandre. Alors il arrêta le camion, là, à cheval sur un terre-plein, tout de suite, dans la nuit, avec ses warnings, et il se pencha pour ramasser la dame blanche qui se mourrait. Il la posa délicatement à côté de lui sur le siège, n'ayant plus peur de son coup de bec. Il avait honte et ses yeux se brouillaient, un vent léger entraînait dans la cabine. Il aurait tant voulu que s'envolât, la chouette-effraie, et elle allait mourir, il le savait, il n'y pouvait rien car le monde des humains dormait, et la vie s'en va vite sans leurs médecins. Lui vivait et a survécu encore !

Zarko entend hululer dans cette nature sauvage, pardessus le ronron de sa mémoire au ralenti. La Corse n'est pas pour lui une île d'amour, mais une île de souffrance, belle peut-être mais tourmentée, et lui s'enfonce dans la tourmente. Les années qui sont passées sur ces souvenirs et sur beaucoup d'autres choses, il les a oubliées, du moins le croyait-il, et pourtant ses racines descendent très profond dans le pot, jusqu'au jour où elles le feront péter.

Zarko a fait rôtir tant bien que mal son levraut, dessus un petit feu, en masquant les flammes. Il a bu le sang et mâché un peu de menthe sauvage. Un peu de son énergie retrouvée, il se décide à continuer la progression pour

profiter au maximum de la nuit. Il marche maintenant à l'économie, prenant soin de poser doucement ses pieds à vif et suintants d'humeur sur un pierrier instable. Petit à petit, la végétation se fait plus tendre. Soudain il perçoit un doux murmure, une sensation de fraîcheur l'envahit déjà. Il entend de l'eau couler et son gosier, sec, déglutit de l'air, ses sens émoussés se ravivent. Après s'être désaltéré, il remplit son bidon, il s'accorde le luxe de tremper ses pieds en feu, dans l'eau froide de la source, et d'asseoir ses fesses nouées sur un peu de mousse. Ses pieds boursoufflés et saignants lui imposent au début un supplice ; puis au bout de quelques minutes, la douleur s'estompe, une délicieuse sensation de bien-être s'installe. Pour la première fois depuis longtemps, Zarko a du baume au cœur. Tout est relatif ! Mais sur l'instant il n'y pense plus.

Suivant le filet d'eau qui descend de la source, Zarko arrive rapidement sous un pont : au-dessus, une route ! Route qui est tentante mais pour lui, synonyme de danger, et ce n'est qu'avec mille précautions qu'il gravit le talus, pour darder un regard méfiant sur le ruban de bitume qui mène peut-être aux enfers. Un coup d'œil sur les broussailles en contrebas le décide cependant à contrecœur. Un peu de marche facile lui fera du bien, il prend soin de marcher sur les bas-côtés quand ils s'avèrent praticables. Son fusil est armé et il se tient prêt à tirer sur le premier mouvement ou à se jeter au bas de la route. Est-il un gibier ou un fauve en maraude ? La vérité est qu'il craint tout le monde : les gendarmes, la police militaire et n'importe quel civil ! Chaque renseignement relatif à un déserteur est récompensé par une jolie prime. Dans ces conditions, les amis et les complicités sont rares, à moins qu'elles viennent de l'extérieur ou que vous ayez vous-même les moyens d'acheter les bonnes volontés. Zarko est seul maintenant, il ne compte plus que sur lui-même, le fusil et les quarante balles pour amadouer l'environnement. Pourtant il sait que la solitude amoindrit sérieusement les chances de réussir une évasion. Il aimerait bien, c'est une évidence, parler à quelqu'un en ce moment, ne serait-ce que pour confier ses inquiétudes, ses espérances ; mais il est esseulé, en marge des conventions, livré à lui-même dans un pays hostile. La liberté que l'être

humain revendique, il doit savoir l'assumer. Traînant des pieds et tête basse, il éprouve de plus en plus à s'imposer une marche soutenue et silencieuse.

3

C'est un point rouge en face, aussi visible qu'un feu clignotant dans une chambre noire qui l'a alerté. Il se trouve à l'entrée d'un virage en U et un torrent, au fond, passe sous un pont, à cinquante mètres sur la droite. L'eau se fraye en grondant un passage parmi les quartiers de roc. Elle lui a sans doute sauvé la mise, car la probabilité est grande que ce point rouge signale une cigarette et trahisse ainsi une présence qui n'est sans doute pas celle d'un promeneur au clair de lune... Corollaire néfaste, la visibilité est bien réelle, dans cette clarté diffuse. Sinon le côté droit de la route est une muraille, le côté gauche donne sur un talweg insondable. Il ne remarque aucune habitation aux environs. Si donc l'olibrius, responsable de la mise en place des postes de guet, avait songé à mettre ses bonshommes à l'avant du virage, Zarko se fût exposé à être saisi et ses chances, massacrées !

Au lieu de cela, le sort en décide autrement, il lui donne l'avantage d'avoir repéré le premier sans être vu, selon toute vraisemblance. Il reste à tirer profit de l'imprudence du guetteur. Cet ou ces hommes bloquent la route d'une façon telle qu'il pourrait envisager immédiatement une retraite prudente. En effet, vouloir pour les contourner, descendre la pente abrupte et s'offrir en prime la traversée du torrent, relève d'une acrobatie périlleuse. De plus s'y ajoute la nécessité d'une discrétion absolue, pas facile à obtenir dans les broussailles et les pierres roulantes. Reste une autre solution : passer en force et avaler l'os indigeste, mais il risque fort d'être localisé, au pire malmené et encore pire, définitivement rayé des cadres ! L'aube reviendra bientôt. À la pensée que ses efforts acharnés butent contre ce nouveau verrou, Zarko sent une folle colère s'emparer de lui. Il se passe bien dix minutes où mâchoires crispées, muscles noués, il projette de charger ses

ennemis, séance tenante, en profitant de l'effet de surprise, avec une intention ferme de les écraser comme des punaises. Puis l'impulsivité fait place à la rage froide, il décide de passer à l'attaque avec un minimum d'efficacité. Il étudie tant bien que mal la topographie des lieux, puis entreprend, en reculant sur cent mètres, d'escalader le côté droit de la route, plus accessible à cet endroit. Il monte à quatre pattes et s'accroche à tout ce qu'il trouve. Arrivé à mi-pente, une progression très lente et précise l'amène par un sous-bois en parallèle de la chaussée, à une vingtaine de mètres approximativement de la position des guetteurs. Guetteurs peu efficaces, puisque c'est eux, les guettés, dans l'affaire. Zarko, silencieux, écoute les mille bruits de la nuit. Il perçoit de temps à autre un raclement de soulier ou un froissement d'étoffe. Il ne saisit aucun son de conversation pendant ces longues minutes de contention, et, il en déduit que l'effectif du chouf est réduit, peut-être un seul homme éveillé : circonstance très favorable à une attaque surprise, visant dans son plan originel à user de la baïonnette, purement et simplement. Mais au cours de son avancée de sioux, il a eu le temps de convenir, au fond de lui-même, que l'adversaire du moment n'est sûrement qu'un pauvre bougre, exécutant des ordres, n'en saisissant les mobiles que partiellement et par le sommaire, désirant peu les mille inconvénients qu'un refus lui apporterait. Il allait donc se contenter d'assommer, sans trop de casse si possible.

Zarko se coule dans la végétation comme un serpent, il rampe, glisse avec délicatesse, il couvre peut-être cinq mètres à la minute. Il est tout prêt et son approche imperceptible. Il note et situe bien dès lors de menus bruits de respiration, des craquements, un son métallique. L'homme a un soupir, il se morfond ou pèse l'inconfort, allez savoir ! Zarko poursuit son manège. Malgré ses précautions diaboliques, il ne peut éviter ces frottements révélateurs pour toute personne avertie, du mouvement d'un corps. Les grillons se taisent. L'homme faiblit dans sa veille ou somnole-t-il ? Il n'entend point arriver Zarko dans son dos, il esquisse juste un retournement quand Zarko lui fond dessus. La crosse du fusil heurte la nuque et le béret s'envole, elle expédie promptement sa victime au banc de l'inconscience.

Un deuxième larbin, emmitouflé dans son parka et allongé sur un poncho, a juste un sursaut, avant que d'un coup bien ajusté à la tempe, Zarko l'envoie rejoindre son camarade. Il effectue une rapide reconnaissance sur la route et dans les environs immédiats. Ne détectant aucune autre présence, il retourne à ses lascars qu'il ficelle soigneusement avec l'aide de leurs lacets, ceintures et ceinturons. Tout à son aise, il s'empare ensuite de leurs munitions, du pistolet-mitrailleur MAT 49 qu'un des zigues avait en dotation, de leurs boîtes de ration et bidon d'eau, d'une paire de jumelles, d'un parka et d'un poncho qu'il met dans un de leurs sacs. Il prend aussi, dans leurs poches, les cigarettes et briquets qu'il trouve, ainsi que le contenu en espèces de leur porte-feuille. Enfin, craignant pour leurs plaies à la tête, il a la bonté de mouiller des mouchoirs et de confectionner un bandeau en guise de pansement à chacun. Non à court d'idées, il monte, sitôt son nouveau bagage préparé, une mise en scène qu'il trouve burlesque, mais certainement peu apprécié de beaucoup : transportant sur son dos, ces pauvres chasseurs chassés, il les dépose à cent mètres de leur ancien poste de guet, dans les genévriers, près du torrent, et il ajoute une sourdine à leurs liens déjà existants, qu'il confectionne avec une lanière de sac en travers des lèvres. Enfin, sur l'emplacement délaissé, il laisse en pleine exposition un message tout à fait ordurier d'annonce de rapt, mis au compte de « l'Armée Révolutionnaire Corse » dont peu de monde ignore les ambitions, et il propulse le fusil restant dans le torrent. Riant tout seul de cette mascarade, il reprend la route avec une bonne humeur sans égale depuis longtemps...Malgré l'euphorie générée par ce petit succès, il est conscient de devoir parcourir la plus grande distance possible avant le jour ; soit deux heures environ de disponibles. Il court presque, emporté par le poids de son sac, se retournant sans cesse, dans la crainte d'apercevoir des pinceaux lumineux qui n'auraient présagé rien de bon. Il évite un bourg ; puis, après deux ou trois kilomètres, il retombe sur une route qu'il quitte à nouveau, arrivé à un carrefour où se dresse une chapelle, pour une marche plus longue, pour une avance plus lente, mais plus sûre, sous des couverts plus espacés.

Protégé par son parka tout neuf, il est parvenu à sommeiller dans les premières heures de la matinée ; ce qui a été salutaire pour son état général. Lorsque le soleil montant au zénith, commence à réchauffer l'emplacement où il se trouve niché, dans un bosquet, il émerge de son inconscience éphémère et s'étire dans des pandiculations magistrales. Il ressent une tiédeur bienfaisante et son épiderme picote. Il se lève encore tout abruti de fatigue.

Il remarque vite que la montagne s'élève à l'ouest et qu'il surplombe une petite bourgade. Il note un défilé au sud-ouest, mais le passage qui y mène, est assez découvert et longe de près les premières maisons. S'il décide de progresser dans cette direction, il prend le risque de se faire repérer, et après les événements de cette nuit, mieux vaut ne pas séjourner trop longtemps dans ces lieux. Aussi décide-t-il de reprendre par le nord, à l'abri de la forêt. Parmi ces sapins, malgré une montée accentuée, la marche est aisée et relaxante. Il foule un tapis d'aiguilles, tassées au fil des ans, qui amortit chacun de ses pas. Ses pieds douloureux et meurtris apprécient ce confort inhabituel : pas de buissons, de cailloux ou d'anfractuosités traîtresses qui viendraient tordre ses chevilles, freiner l'effort de ses mollets courbaturés ; tout son corps, des orteils à la racine des cheveux, ressent un grand soulagement. Même le vent frais d'automne ne parvient pas à gêner son plaisir, arrêté qu'il est par mille troncs centenaires. Il puise vraiment dans cette marche une sensation de découverte et de renouveau. Ainsi il parvient trop rapidement à son goût à la lisière de la forêt. Devant lui s'élève une cime à l'aspect rébarbatif comme un cou de vautour, pourtant il attaque d'un pas enthousiaste les ultimes deux ou trois cent mètres de pente, tanguant parmi les éboulis dans un courant d'air glacial. Une fois dépassée, la crête, il s'accorde une brève pause, pour souffler et absorber une des pommes aigrettes, ramassées la nuit dernière. Le maudit vent qui l'assiège sans relâche et sans pitié, ne tarde point à le remettre sur ses pieds, et il amorce

la descente, en sautillant lourdement sur une diagonale de sud en ouest. Dans des pensées plus optimistes, il imagine déjà la baie d'Ajaccio et un bateau, n'importe lequel, qui le mènerait loin d'ici...

Soudain un vacarme explose dans la montagne, un frelon géant bourdonne dans son dos. Il est cueilli à froid, la stupeur est sans nom ! L'hélicoptère le précipite dans un monde opposé à l'état précédent : le monde de la peur et du danger. Il est pris au dépourvu sur une pente dénudée, impossible d'échapper à la vue des occupants de l'appareil. Le vent, qui sifflait à ses oreilles, l'a trahi : il n'a rien entendu venir. Une fraction de temps dans l'espace, il a la tentation de s'asseoir et d'attendre l'inéluctable, les yeux embués. L'hélicoptère est là, ses pales tournant, vampire gigantesque au-dessus de sa proie abattue ! Le pilote semble rire, en parlant avec son passager. Zarko croit percevoir les cris de victoire qu'ils lancent sur les ondes :

- Il est là ! Au capo A La Forcella ! Ouest-Sud-Ouest de Renno, à trois kilomètres par la D 70. Fortement armé : P.M. et fusil ! Pas menaçant, semble fatigué. Demande instructions immédiates...
Etc. Etc.

La surprise passée, Zarko se remobilise, il se rue comme un forcené dans la descente. Trébuchant lourdement, s'effondrant plusieurs fois, se tordant les chevilles, il voit, peu éloigné, le salut : une nouvelle forêt, et tend sa volonté vers ce but. L'hélicoptère le suit, le devance, le jette à terre, tournoie, rase le sol. Courbé, à quatre pattes, tant bien que mal, en proie à la panique, à la fureur aussi, Zarko roule plutôt qu'il ne court dans les tourbillons créés par le rotor. Il s'est mué en bête humaine qui fuit l'incendie, seule la mort aurait pu stopper son élan démoniaque. En quelques dizaines de secondes, il plonge sous les arbres, oui ! il plonge comme un marin saute à la mer, son navire en feu. Il entend l'engin vrombir sous son toit végétal. Il faut le perdre définitivement : « *marche !...Fonce !...Dégage !...Dépêche ! ...Sud-ouest ! ... Sud-ouest ! ...* » En fait il ne sait plus où il va ! Il ne saurait dire combien de minutes atroces, le fracas de la turbine lui pèse sur la tête, mais ce fut seulement

lorsqu'il devint rumeur, puis s'estompa tout à fait, qu'il arriva à se maîtriser et raisonner. Désormais Zarko est au pied du mur, ses efforts pour passer inaperçu sont réduits à néant. Sa première tentative de marche diurne se révèle une erreur. « *Repéré !* » Ce mot fatal imprime ses lettres de feu dans son cerveau, il le jette dans les transes.

5

Le capitaine Bousillac ne décolère pas, il digère mal les événements. Le téléphone n'arrête pas de sonner et il en prend pour son grade. Il laisse courir ses doigts sur la carte topographique, il consulte un fichier : « *tout ça à cause de ce petit péteux ! Putain ! Si on avez pu le bousiller comme les trois autres, on se ferait moins chier ! Un P.M. maintenant ! Je suis sûr que c'est lui qui m'a démoli le chouf à Vico. L'A.R.C. ? ... Tu parles ! Ils en n'ont rien à foutre de nos histoires ! Ils ne leur tarde qu'une chose : qu'on aille s'amuser ailleurs ! Quand je pense qu'on n'a pas encore retrouvé ces deux cons ! ... S'il s'enterre dans le Riccio, il va falloir de gros moyens pour le débusquer : pas une seule route à part la côtière et plein d'arbres, le bled complet ! Je me demande comment il a pu arriver là, ce péquenot : une vraie gerboise des taillis ! Quand je vais le coxer, il va la regretter sa Macédoine ! »*

La citadelle à Corte est en effervescence, elle résonne du bruit des moteurs et des godillots. Il circule, de haut en bas des bâtiments, une rumeur dans les courants d'air. Les recrues ont la tête en l'air et l'air ébahi, l'encadrement gueule plus fort que d'habitude, avale de l'air et se fait des messes basses :

- Ils ont retrouvé Zarko ! ... Ils ont retrouvé Zarko ! ... Il paraît qu'il est armé jusqu'aux dents, il court toujours dans la nature... Il se débîne comme une tante ! Il est complètement fêlé, ce mec-là ! ... On va le buter ! ... C'est tout ce qu'il mérite : finir au barbecue ! ... Il s'en sortira pas ! Etc. Etc. ! ...

De son bureau, Bousillac surplombe la cour et la rumeur, il est chargé de la sécurité militaire. Seulement l'affaire prend

des proportions telles que son bureau devient tout petit au télescopage des nouvelles. Déjà quatre sentinelles, à la garde d'un dépôt de munitions, qui se carapatent en pleine nuit avec leurs armes, c'est le désordre ! Ils font de grosses vagues et créent du souci, les autorités et la gendarmerie doivent être prévenues et on aime bien régler ses affaires en famille ici ; mais de plus, lorsque les événements tournent au western et dans la poursuite infernale, le siège du cocher devient un bac de charbons ardents, et ce malheureux ne contrôle plus rien en se protégeant les fesses ! Il risque fort alors de se retrouver sous l'attelage... Moralité : il faut conclure cette affaire au plus vite avant que la presse s'en mêle, avant que les civils soient touchés, au sens propre comme au sens figuré, et avant que le couac tourne au pénal.

Au poste de la police militaire qui tient la prison, les tôleards sont au trou, bien tranquilles, et les matons qui ne sont plus que deux, tournent en rond auprès du téléphone : il n'y a plus assez de monde ! C'est que d'habitude, les tôleards les plus peinars sont aux corvées des poubelles ou nettoient les chiottes, et, les plus malchanceux marchent en canard pour arroser les plantes, avec une cuillère à la bouche, ou font les mulets, chargés de musettes de cailloux avec des courroies en fil de fer : la pelote n'en finit jamais ! Messeigneurs sont aux ordres des saigneurs ! Aujourd'hui, c'est bizarre ! les tôleards n'ont pas eu leur cellule inondée et leur repas dans un quart tout mélangé, à manger en trois minutes en courant : ils ont plus de temps ! Sur son lit à l'infirmerie, Dumonteil mange par un tube, son visage n'est plus qu'une bouillie et son corps, un hématome. Lui, il n'a vraiment pas eu de chance ; parce qu'il vit encore, et que les deux autres sont morts. Son voisin de lit lui conte les nouvelles et il se les fait répéter. Si ses yeux pouvaient s'ouvrir, ils vous perceraient d'une lueur vive, du bonheur de la revanche. Ainsi va la vie, à l'envers du prestige, une haute voltige ! Dumonteil se rappelle de cette boutade du drôle de Zarko : *« personne n'empêche les gens de parler que l'acte volontaire de leur couper la parole en leur coupant la tête ! Signé, un aimable plaisantin surnommé Coupe-En-Train ! »* Dumonteil rigole en dedans maintenant.

6

Martelant l'humus et naviguant dans les fougères cette fois-ci, Zarko avance au petit bonheur. Dans ces circonstances, il se préoccupe peu de son point de chute, seule, compte, la distance parcourue. Sa marche aveugle va cependant être de nouveau perturbée : vrombissement ! L'hélicoptère ou un de ses frères vient de nouveau lui souhaiter le bonjour. Quelques instants plus tard, des aboiements, encore lointains, lui apprennent qu'il ne se contente plus de survoler le fugitif. L'affaire se corse notablement : Zarko a des chiens aux trousses et courir plus vite ne fera que durer le plaisir ! Sans un miracle, les clebs lui tomberont sur l'échine et avec eux sans doute, un groupe de « sympathisants ». Il persiste à poursuivre sa folle descente, mais les poursuivants dont il entend les cris parmi le concert de la meute, lui font l'effet de venir à ses devants. De toute façon, combattre n'est pas une solution tant qu'il dispose du choix ; quoique celui-ci commence à se limiter sérieusement. Il préfère et de beaucoup un terrain plus découvert pour faire usage de ses armes. Dans cette forêt, il ne peut tirer qu'à courte distance, et une manœuvre d'encercllement, qu'il aurait du mal à annihiler, aurait tôt fait de le réduire au silence. Lourdemment chargé et encombré, il opte pour une course à flanc de montagne. Stoppant l'effort pour évaluer la situation, il comprend fort bien que l'équipe qui le prend en chasse derrière, est secondée par une ou plusieurs autres sur ses côtés. La forêt fourmille d'ennemis, il n'en sortira pas, du moins sans casse ! Prendre de vitesse la smala qui cherche à lui couper la route par tous les moyens, est certes une chose envisageable, mais il faut décupler l'effort, la crainte d'une capture lui donne des ailes. Il connaît par avance le traitement de faveur : plutôt une balle dans la tête ! Heureusement la situation n'exige pas encore de faire face sans espoir et de mourir. L'air bourdonne à ses oreilles, le palpitant bat les cent coups et la gorge lui fait mal : « *allez ! Allez ! Arrache !* »...

Rien à faire ! Deux chiens-loups surgissent sur sa gauche, bondissant par-dessus les souches. Ils retroussent les babines en grondant féroce­ment, les deux bêtes colossales se lancent à l'attaque. Zarko est dans le rouge, il n'a plus le choix : genoux à terre, il tire, coup sur coup, deux balles, visant sommairement. Un des deux chiens s'abat en gémissant ; le deuxième, poussant un hurlement lugubre, rompt le contact, s'esquive dans le sous-bois. La forêt redevient silencieuse le temps d'un battement, comme sur le champ de bataille où deux camps s'observent. Il entend râler la bête touchée, puis la galopade, derrière et sur son flanc, reprend. Il repart et, tout en courant, la nécessité de trouver un cours d'eau pour faire perdre la trace aux chiens illumine sa cervelle embrumée. Il change de tactique et descend maintenant en diagonale. La bonne résolution se couronne : n'a-t-il pas fait trois cent mètres qu'il tombe sur un ruisseau qui roule hardiment ses eaux sur les galets. Dès lors, se souciant peu de tremper les pieds et bas de chausses, il dévale le cours d'eau. Dans cette descente homérique, il fait plus de mètres sur l'arrière-train que debout, dérapant sans cesse sur les pierres moussues. Il parvient au confluent du ruisseau sauveur avec un torrent nettement plus important. S'accrochant à la berge, il remonte alors le courant, prend des risques mais progresse rapidement. Il ne revoit pas de chiens et il est probable que ce coup de poker lui assure un répit. Le torrent le mène à une clairière et, tout heureux de revoir le ciel d'un seul tenant, il quitte l'élément liquide pour faire halte à la lisière des bois. Combien de kilomètres parcourus ? Où est-il ? Il se trouve dans l'ignorance. Homme, équipement et armes humides, quelques plaies et bosses de plus, tel s'avère le prix de cette fuite, mais qu'importe ! Il a semé la horde. Dans l'immédiat, seuls, le fusil et les munitions sont l'objet de ses soins. Le pistolet-mitrailleur, attaché en haut du sac, n'a pas trop souffert. Il démonte, met à l'air libre, nettoie et essuie avec un bout d'étoffe encore sec. Du fait que les chutes se sont toujours opérées sur le dos, qu'il tenait à la main le fusil, les brêlages étant disposés sur le ventre, les cartouches ne sont pas trempées. N'attendant pas davantage, il se remet en route en cinq minutes ; car il prend froid et le soleil décline, pas le moment de se geler le sang ! Tout en cheminant, il fait rapidement le point. Il va en

direction du couchant. Il retombe sur un cours d'eau. Que diable ! Assez d'eau pour aujourd'hui, il remonte et regrippe par le nord, puis se résout à traverser dans un endroit peu large. Il se dirige plein ouest et il retraverse un cours d'eau. Il a son content d'eau ! Il débouche sur une prairie et là s'élève, une bâtisse, espèce de cabane en pierres sèches, qu'il observe soigneusement à la jumelle. Il ne décèle aucun signe de vie dans cette mesure : une bergerie de toute évidence. Les murs croulants, le toit effondré, lui donnent l'aspect d'une ruine abandonnée depuis longtemps, mais méfiance ! Zarko sait que le danger se trouve souvent où il est le moins apparent, il vient de le vérifier !

Suivant la lisière du bois, il contourne progressivement la maison et rien ne paraît anormal. Pourtant son intuition l'avertit d'un danger : lequel ? Autour de lui, la vie animale va bon train et il envie, disons, cette insouciance supposée. Quelques arbres fruitiers l'attirent, ils sont entourés d'une murette plutôt symbolique. Après une brève hésitation, il s'élance pour compter les richesses de ce verger. C'est alors qu'il perçoit de nouveau un vrombissement. Il est au beau milieu du pré : « *encore lui !* » Il a beau courir de toutes ses forces disponibles, il ne peut manquer de se faire repérer une deuxième fois en très peu de temps. Là encore, nul abri assez proche pour se camoufler et l'engin va très vite. Vu pour vu, il fait le mort, il s'allonge face au sol, en posant loin de lui, son fusil, et tire le P.M. qu'il cache sous son ventre. Il est décidé à détruire cette source d'ennui qui le poursuit avec acharnement. Le bruit de la turbine s'amplifie, l'appareil s'approche à faible vitesse, semble-t-il : « *point de doute, à nous deux, sinistre con !* » L'appareil le survole et il se laisse brasser par le courant d'air violent, comme si toute vie l'eût quitté. Très vite l'appareil revient, et il le laisse poursuivre ses évolutions ; jusqu'au moment où il paraît se stabiliser à côté de son corps. Il ne se pose pas comme le voudrait Zarko, mais il doit offrir une belle cible ; du moins peut-il l'espérer au bruit assourdissant dans son dos, car il garde soigneusement son inertie. Il table sur l'existence d'armes de bord. La suite des événements se déroule à la vitesse de l'éclair. Zarko ramène ses genoux sous lui d'un mouvement brusque et pivote, tire

deux courtes rafales d'affilée sur l'appareil à dix mètres. Il entrevoit distinctement l'observateur glisser sur son siège, laissant choir, par l'ouverture de la verrière, sa mitrailleuse. Avec un remarquable sang froid, le pilote fait bondir l'appareil et s'éloigne à toute vitesse. Debout à sa suite, Zarko expédie une autre rafale sur le moteur, mais l'appareil poursuit sa route sans avarie notable, une seconde après, il est hors de portée utile. Maintenant il faut s'activer, Zarko ramasse l'arme de l'hélicoptère : un autre MAT 49 avec son chargeur plein, il rejoint le verger à toute vitesse. Il cueille quelques pommes et poires, pas trop blettes, et maugrée sur sa chance relative. Le bilan est lourd : par les derniers exploits de Zarko, l'autorité qui supervise la traque, connaît globalement sa position, ses intentions et sa résolution. De plus, ayant tué ou blessé un homme, il est devenu un danger public dont l'errance doit être stoppée coûte que coûte. Il n'aura plus la paix maintenant ! Barrages, contrôles, intensification de la poursuite et de la recherche sont prévisibles ; le tout ciblé sur une seule zone bien délimitée : voilà qui sent l'hallali ; et ; il méconnaît totalement l'île où il se débat, n'a même pas une carte pour s'orienter avec précision. La seule solution qui possède quelque chance de réussite, est de changer radicalement de direction, tout en rejoignant la mer pour trouver un bateau et de préférence, un rapide. Une ligne de crêtes bouche au nord l'horizon : *« hé bien ! je pique droit dessus ! C'est la dernière solution qu'envisageront les chefs du P.C. opérationnel. De toute façon, avant ce soir, ils auront établi un inventaire de mes possibilités, et, un périmètre de recherche sera tracé. À mon avis, ils vont mettre le paquet à l'ouest et au sud : Ajaccio et les petits ports autour, c'est râpé ! »* Zarko sait qu'il va devoir opérer un grand trek cette nuit et franchir la montagne...

Aux premières lueurs de l'aube, Zarko sort enfin. Il aborde un champ de vision libre. Il est de nouveau à l'orée d'une forêt bien dense. Il a marché toute la nuit, souvent courbé en deux, dans les sous-bois touffus et les fourrés d'épineux. Il a mené sa carcasse par monts et par vaux, évité toutes les routes et les sentiers ou les traversant au pas de course. En outre, il est passé près d'un village qui s'appelait Ota. Une fatigue de plomb l'anéantit et il bâille à s'en

décrocher les mâchoires. Il se traîne à bout de forces vers une masse sombre. C'est une construction, encore une bergerie précisément. Il ne réfléchit plus qu'avec effort. Il décide, séance tenante, de s'y loger malgré la présence d'une voie carrossable. Il recouvre une paillasse de son poncho, remet son parka avec la doublure et enfouit ses pieds déchaussés et brûlants dans le sac. Il est plongé dans un sommeil de mort trente secondes après. Les limites de son endurance physique sont dépassées, il n'est plus qu'un corps vidé de sa substance et plus vulnérable qu'un poussin au sortir de l'œuf. Les chasseurs lui laisseront-ils le temps de recharger les accus ? Le temps ! Avez-vous déjà cassé une perche qui vous filait sous les dents ?

- II -

C'est un aboiement qui l'a réveillé en sursaut. Il saisit le fusil, enlève le cran de sûreté et se plaque contre le mur, dans la pénombre. Il entend gratter sur la porte puis elle s'ouvre, un chien saute sur Zarko et il lui fracasse la gueule ouverte, d'un coup de crosse, juste après il tient sa baïonnette sur la gorge d'un type, le doigt sur la détente. L'invité surprise est dans l'encadrement, les yeux écarquillés, il n'ose plus bouger, et Zarko voit son visage se crispier de frayeur. C'est un vieux bonhomme pauvrement vêtu de vieux habits : veste, gilet et pantalon, plus un chapeau de feutre noir. Il a laissé tomber son bâton à terre. Zarko le pousse à reculer. Dehors, il ne voit que sa voiture, une vieille R-4 fourgonnette et rien d'autre. Il comprend vite que le berger n'est pas dans l'immédiat un danger, il baisse son arme, il s'en veut de ne pas avoir entendu le moteur. Maintenant il faut gérer de nouveau une situation insolite :

- Qu'est ce que vous faites là, monsieur ? C'est à vous, cette cabane ?

Le vieil homme hoche la tête affirmativement, ses yeux ont changé d'expression, Zarko y lit la pitié et la mansuétude. En plein jour, sa face burinée est même sympathique. Zarko a honte. La pensée l'a effleuré à l'instant d'emprunter ses vêtements et sa voiture, mais il ne peut pas : *« ils n'y sont pour rien, je vais quand même pas être en plus un salaud ! Bien sûr, des fois, ils nous donnent ou font pire. On a bien retrouvé Rudy, l'autrichien, avec une décharge de chevrotine en plein visage : va savoir le vrai ! Celui-là a l'air d'un brave mec ! »* Il lui fait signe de rentrer :

- Ecoutez, monsieur, j'ai rien contre vous, je fais que passer !

Il roule ses affaires à la va-vite et s'apprête à partir. Il est déjà dehors, prêt à prendre la poudre d'escampette. Il jette un dernier regard, gêné :

- Désolé pour le chien ! J'espère qu'il n'a pas trop mal !

Le vieil homme est là sur le seuil. Il n'a pas encore dit un mot. Zarko sourit et lui tape sur l'épaule :

- À un de ces jours, peut-être !

Il se retourne et s'en va.

- Eh ! petit ! T'en vas pas si vite !

La voix du vieil homme est rocailleuse, il tend une clef dans sa paume ouverte... Zarko reste bouche bée, interdit. Là, il a du mal à mettre ses idées en place, ses neurones sont gélifiés ! Il hésite...

- Ça peut te servir, prends donc !

La face du vieil homme s'illumine d'un air d'amitié, un peu malicieux. Il insiste, le bras tendu, le cœur ouvert ; alors Zarko accepte. Il se force, voudrait donner quelque chose en échange, soudain il a une idée, il sort son porte-feuille et tire un puis deux, trois billets : c'est maladroit ! Le vieil homme lui plaque la main sur la poitrine :

- Non ! Dépêche-toi ! T'as pas le temps !

Zarko est confondu... Puis soudain il tire son paquet de cigarettes, le montre, interrogateur... Le vieil homme a un clin d'œil complice ; alors Zarko en sort une, lui présente, l'allume à son bec, et lui fourre le paquet dans une poche. Maintenant il est temps, il se précipite vers la voiture :

- Tente à la marina, à Bussaggia ! Il ne faut pas que tu roules trop longtemps !

Zarko lève la main en signe d'acquiescement, il ouvre la portière, montre la voiture :

- Je dirai que je l'ai piquée si ça tourne mal !

- Oh ! t'en fais pas ! Les pandores y picorent dans la main par ici !

Zarko ressort avec un fusil, il plie la charnière, note deux cartouches engagées, referme et vient remettre le fusil, en levant les yeux au ciel :

- Il vaut mieux que vous le gardiez, si vous y tenez !
Vous avez les papiers sur vous ?

- Oui !

- Bon ! je la laisserai bien en évidence !

Ils se serrent la main, plusieurs secondes comme une éternité, leurs regards au milieu près du bon dieu, Zarko voudrait dire autre chose, mais à quoi bon ! Les yeux sont toujours la vérité...

2

Le sergent Pétaulapin n'en croit pas ses oreilles, il tient encore le combiné du récepteur, il est à la renverse sur le siège de la jeep :

- Bordel à poivre ! Il s'est volatilisé dans le djebel, le pédé ! Disparu ! ... Pour une bleusaille, il tient la distance... Il nous fait cavalier. J'aurai bien aimé le dresser, cet enfoiré ! Maintenant on ne peut plus garder l'affaire pour nous : trop de pétard ! Bousillac est obligé de sortir le grand jeu et de s'allonger devant le préfet ! Ça va être sa fête à notre Zorba, Bousillac n'a pas l'air d'apprécier la plaisanterie !

- Il est armé comme un tank à ce qu'il paraît, sergent !

- T'occupes ! C'est un mignon ! Tu lui souffles dessus et il déshabille ! Il n'ira pas jusqu'au bout. Il n'a pas cousiner avec le baroud, lui !... Bon ! Nouvelle directive, démarre !

- Il a quand même fait un carton sur l'hélico et descendu un condé !

- Parce que c'est des rigolos ! Une bête aux abois, quand elle les a à zéro, il ne faut pas la forcer trop vite, faut l'épuiser avant ! ... Allez, fonce ! On va sur Cargèse voir la poulailler justement... Ça va saigner !

- À mon avis, ils vont bloquer la côte d'Ajaccio à Calvi.

- Ouais ! il peut prendre l'avion aussi ! T'en fais pas, on pense pour toi, Petite tête ! Contente-toi d'exécuter la manœuvre !

La jeep de la police militaire rugit sur la route en serpent. La nature est sauvage, belle, chamarrée, à cette époque de l'année. C'est un pays de poètes par ici, caractériel, mais la flamme au cœur : un refuge au soleil, une grotte au transfuge. Pétaulapin est songeur, il l'aime bien ce pays, il lui rappelle l'Algérie : « *Ils n'ont rien vu venir, les cabossés de Vico, je me demande si c'est les trublions de l'A.R.C. ? ... Ils en sont capables ! Ils n'ont pas de raisons de nous estimer particulièrement : pour eux, on est plutôt les suppôts du colonisateur... Enfin, drôle de coïncidence !* »

Avant de rôder du côté de Bussaggia, Zarko pense à se procurer des vêtements civils. Son treillis est en lambeaux et trop voyant, lui-même est malpropre et malodorant. On pourrait le humer de loin, sans repérer son aspect de loqueteux et sa boule à zéro : « *Encore une invention pour mieux nous faire remarquer !* » La journée est bien avancée et il a toujours cette hantise du compte à rebours. Cette main tendue, il l'a apprécié, mais c'était un court instant de trêve. Il est de nouveau seul avec ses problèmes, l'essentiel est de ne pas commettre une nouvelle erreur. Arrivé sur une route bien goudronnée, il bifurque à droite, en direction de Partinello. Il a beau avoir baissé le pare-soleil et mis sa capuche de parka, il n'est pas tranquille. Il scrute par le pare-brise mais passe vite, il craint un barrage. La facilité du transport le déroute, paradoxalement, il a plus confiance sur ses jambes. Il recherche une maison isolée, par là, dans la campagne, au risque de perdre un peu de temps. Il se prépare mentalement à commettre un menu larcin, indolore ; parce que le vieux berger, rencontré tout à l'heure, l'incite à porter un regard diffèrent sur l'environnement. En fait, ces insulaires, il ne les connaît pas du tout. Il est débarqué de fraîche date, et il vivait en vase clos : un « poisson » parmi tant d'autres, pris dans l'épuisette d'un mythe. Après quelques kilomètres, il la voit enfin cette maison ; et puis ; derrière... : l'apparition de la mer ! Il sourit, content, son moral s'élève en flèche. Il dépasse la villa, regarde, fait demi-tour : « *non, rien ! Pas un chat ! Les volets sont fermés en plus... Qu'est-ce qu'il faut faire ? ... Bon ! j'y vais au flan, je rentre carrément avec la voiture dans la brousse à côté, je fais le tour par-derrière en vitesse, je stationne, et je vois comment ça se présente : du monde : je fais le méchant pour impressionner ; personne : j'explose une porte ou une fenêtre, et je cherche des nippes pour mec ; pas la peine de tourner autour du pot ! C'est la meilleure la meilleure façon d'attirer l'attention* ». Il met son projet en œuvre, avec célérité.

Il a dû fracturer une petite porte derrière, en se servant d'un marteau et d'un burin pris dans la voiture ; mais il trouve un pantalon en état correct, d'une taille voisine à la sienne, un vieux pull et même un ciré de marin

qu'il embarque ; par contre il échoue à récupérer des chaussures à sa pointure. Il ne veut rien prendre d'autre, gribouille trois mots d'excuse, ajoute un peu d'argent, place l'ensemble dans l'armoire qu'il a visité, et redescend au rez-de-chaussée pour s'esquiver. Comme il se dirige vers le véhicule derrière la palissade, il aperçoit le visage d'un enfant, entre les pieux, qui le regarde venir. Son irritation est grande et sa déconvenue de passer inaperçu, aussi. Il n'a bien sûr rien laisser de son barda qu'il porte sur lui, mais se préoccupe surtout de la présence d'autres témoins gênants. Il se sent mal à l'aise, la conscience mauvaise et se passerait bien de cette rencontre. À première vue, l'enfant est heureusement seule, c'est une petite gamine aux cheveux châtain qui sourit, l'air candide, peu effarouchée. Elle est haute comme trois pommes, âgée de sept ou huit ans, et elle flotte dans une robe presque plus haute qu'elle :

- Vous allez à la chasse, monsieur ? ... Mon pépé aussi, il dit qu'il n'y a plus beaucoup de lapins !

Zarko ricane dans son fond intérieur : « *à la chasse ! ... Si elle savait que c'est moi, le gibier, elle n'y comprendrait pas grand chose, la pauvre gosse !* » :

- Où sont tes parents ? Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu te promènes ?

Il ne trouve pas les mots justes, ce monde de l'enfance est tout près et pourtant si loin du sien... Des banalités d'usage meublent son embarras ; mais comment se défaire de cette ingénue demoiselle, sans éveiller ses soupçons si possible ? En tout cas, mieux vaut rester naturel, c'est fou ce qu'il a envie de deviser ! Il a l'air malin, avec ses armes et son barda, devant quelqu'un qui ne comprend pas bien leur signification et ne s'en formalise même pas.

- J'habite là-bas...

Et elle montre la route en direction d'est. Il est bien passé tout à l'heure devant un hameau, caché d'ici par une éminence. Il est distant d'à peine deux kilomètres à vol d'oiseau. Zarko n'est pas rassuré. Il est à peine cinq heures de l'après-midi et les activités communes ont cours. Il n'a pas envie de s'attarder outre mesure. Il est un peu plus présentable, mais sa mine est patibulaire. Il tient encore ses guenilles roulées en boule dans ses bras : « *je voudrais pas laisser de traces mais, bof ! on saura toujours qui est passé*

par là. Il n'y a guère qu'un enfant pour ne pas s'étonner de ma présence ici ! » Si, comédie, il y a, Zarko n'a pas le flair du psychologue, surtout pas avec les enfants : il est aussi spontané, instinctif qu'eux, mais c'est tout ! Cela ne lui permet pas de les comprendre mieux que d'autres adultes. Ce dialogue est surréaliste, il l'ennuie. La petite fille se dandine et le regarde bien en face :

- Vous êtes le nouveau propriétaire ? Il ne reviendra plus, monsieur Panatella ?

- Non, moi, je ne suis qu'un ami, et je dois m'en aller vite, avant qu'il ne soit trop tard. On m'appelle ailleurs !

- où ça ?

- Tu es trop curieuse !

La petite fille prend sa main et le regarde soudain avec un air entendu, Zarko s'attendrit, il lui caresse les cheveux, puis les joues :

- Vous savez ! J'ai vu des policiers, ils avaient des petits fusils comme ça...

Et elle montre le pistolet-mitrailleur pendu à son côté. Zarko prend un coup de poing dans l'estomac, il manque d'air, hébété :

- Vous êtes malade, monsieur ?

Zarko se reprend, il sourit douloureusement, la petite fille le regarde maintenant avec compassion.

- Où tu les as vus, dis-moi, mon poussin ?

Elle tire sa main et se retourne, d'un mouvement de son ovale de menton, elle lui désigne le nord. Zarko hoche la tête, désabusé. En même temps, il sent sourdre la rage : la rage de l'impuissance ; alors qu'il a encore toutes ses dents ! Il serait tout seul, peut-être céderait-il au désespoir, mais la petite fille le regarde intensément, avec une sorte d'admiration maintenant qui le surprend, étrangeté sublime qui le galvanise. Elle colle son front sur le ventre sale de Zarko, et il la serre bien fort contre lui...

- Anaïs ! ? ...

La voix douce, féminine, lui transperce les omoplates. Il se retourne brusquement, les deux mains sur le P.M. Une femme est là, une main plaquée sur la joue, son joli minois tirillé de tics, elle frémit, le jugement dernier est dans ce regard horrifié. Zarko crispe son P.M. et ne peut même pas le lâcher, incapable de faire un geste. Il baisse les yeux, une

honte intense le balaye, vent de tempête intérieure qui le renverse, pendu dans son gouffre, accroché des deux mains à une dernière souche. Il pourrait mourir là sans bouger. La petite fille s'enlève et va rejoindre sa mère :

- Maman, il est gentil, le monsieur ! Il veut s'en aller maintenant. Il connaît bien, monsieur Panatella !

Un silence se fait et Zarko se redresse, il ose affronter le regard de ces témoins. Elles n'ont pas l'impassibilité des juges, ni l'air sévère des procureurs, mais une lumière pénétrante de douceur qui le fige dans sa douleur, le pétrifie dans son étonnement. Les événements, qui vont vite, ne cessent de le faire jongler avec ses sentiments. Il pense qu'elle a compris, la mère sourit comme l'enfant, mais avec une gravité qui soupèse les aléas. Zarko s'imagine qu'elle le prie instamment de partir, de s'évaporer comme s'il n'avait jamais plu et qu'elles ne l'eussent jamais vu ! Il bredouille, les parois buccales contractées :

- C'est vrai ! Je dois partir... Des obligations...

Il se racle la gorge et d'une voix à peine plus assurée :

- Au revoir, mesdames, bonne soirée !

Il pivote sur place et détale presque, empourpré.

- Attendez, monsieur ! Ne pourriez-vous nous rendre un petit service ?

Zarko se retourne encore, un peu éberlué ! Pour la première fois, il saisit la beauté de ce visage féminin et l'intelligence qui le commande, même s'il ne comprend pas tout. Elle s'est gardée d'accabler la gêne, hormis sa première peur, et maintenant elle s'ouvre comme une anémone, en faisant gonfler ses formes. Les pommettes de la petite se lèvent, son petit museau s'allonge, elle le fixe intensément, radieuse.

- Nous serions contentes si vous pouviez nous ramener chez nous...

D'un geste ample, elle pointe son index dans la direction que l'enfant désignait tout à l'heure. Comme elle se tourne légèrement de profil, la générosité de sa poitrine saute aux yeux de Zarko, une écluse se lève dans le marais qui remplit un fossé trop longtemps asséché, il se sent fondre :

- Oui ! Madame ! ...

Il balance la tête, timide :

- Je ne suis pas très fréquentable, vous comprenez ?

Elle ne réponds pas et, d'un sourire : si large qu'il lui découvre les dents, s'approche avec son enfant de l'homme, glisse avec décontraction un bras sous son aisselle, et pose l'autre main sur son épaule. Zarko sent un souffle à son oreille, alors qu'elle l'entraîne vers la fourgonnette.

- Venez ! Ne perdons pas de temps, voulez-vous ?

Elle sent bon la lavande et une petite odeur de citron vert. Zarko est conquis, emporté comme une paille sur un torrent de bonheur. La petite marche de l'autre côté, en ayant remis sa main dans la sienne...

3

Zarko mange avec voracité. Après plusieurs jours de régime frugal sinon de disette, son besoin est énorme . Son estomac est moins noué aussi, il ressent un apaisement, sensation oubliée depuis longtemps. La jeune femme poursuit dans l'amabilité et la générosité. Elle s'appelle Aliotta, elle et sa fille ont sorti simplement les couverts, un de plus, et dresser la table. Tout en dévorant, Zarko se demande s'il ne vit pas un rêve qui lui fera des lendemains plus dévastateurs... On nage en plein paradoxe : pendant qu'une machine implacable et inflexible se met certainement en place pour le neutraliser, lui est l'invité, honoré par de tranquilles attentions. Aliotta est discrète et veille à ce que sa fille l'imite. Elle s'en tient à des considérations d'ordre général, pose deux ou trois questions, et ne fait jamais allusion à une situation étrange. Zarko s' imagine qu'Aliotta connaît pas mal de choses de l'existence, pourtant son attitude ne dénote rien qu'une douceur humaine, une élégance morale qu'il trouve presque déplacée à son égard ; seulement il est tellement transporté de frayer avec une telle noblesse d'âme qu'il s'en désaltère et frissonne de bien-être. Soudain Zarko réalise qu'il n'a vu personne d'autre dans la maison, qu'elles n'ont allumé ni la radio ni la télévision dans le salon où ils mangent, au rez-de-chaussée de la maison, un peu à l'écart du reste du hameau et en bordure de route. À l'étage où il a pris une douche, il n'a vu ni entendu quelqu'un d'autre :

- Attendez-vous du monde ? Je ne voudrais pas déranger !

Aliotta fixe sur lui ses grands yeux de velours, noir luisant :

- Ne vous tracassez pas ! Personne ne viendra ici, ce soir. Je vis seule avec ma fille, et nous n'attendons personne en particulier.

- Vous allez me dire que c'est une question stupide, mais serait-il indiscret de vous demander si vous êtes mariée ?

- Non !

Le ton est ferme mais sans brutalité, elle n'a pas baissé les yeux et le dévisage attentivement. Zarko, un peu gêné, se demande quel propos pourrait-il tenir qui en vaille la peine, qui trahirait son intérêt sans trahir de la curiosité imbécile ; mais aucun ne vient à son esprit abêti, entièrement tourné vers une subsistance que l'on pourrait qualifier de survie, ces derniers temps. Il a plongé le nez dans son assiette, et quand il le redresse, au bout de ce qu'il croit une éternité, elle le regarde toujours, avec cette fois-ci, une tendresse évidente, presque maternelle. Anaïs, elle pince ses lèvres, malicieuse. Zarko éprouve subitement une sympathie irraisonnée pour ces deux êtres, mais le gong sonne aussitôt : il ne pourra, par pure décence, les mettre en danger plus longtemps. Il a dû froncer les sourcils...

- Le père de ma fille est quelque part en Amérique latine, je n'ai plus de nouvelles depuis longtemps.

- Je vous en prie, Madame ! Je ne voudrais pas que vous croyiez me devoir des explications. Je posais juste cette question pour éviter de vous mettre dans une mauvaise posture. Vous en faites déjà de trop pour moi...

- Qu'est-ce que vous en savez ?

Elle rit, cristalline :

- Je vous parle parce que je n'ai rien à cacher, et parce que cela me fait plaisir de vous le confier. On peut se dire des choses quand même ! Vous n'êtes pas une bête ! ...

Zarko avale sa langue, et comme il ne sait rien dire, il se lève et pose sa main sur l'épaule féminine, il la tapote, elle ne se dérobe pas et tourne son visage vers lui ; alors il dépose une grosse bise sur sa joue. Aliotta pousse un petit gloussement et retourne la tête, elle regarde le mur en face d'elle. Zarko s'en va chatouiller l'enfant qui lui ouvre une risette, il la

soulève dans ses bras. Aliotta prend une mine indulgente et fait un clin d'œil à sa fille. Mon Dieu ! que cette femme est belle sous l'ampoule. Zarko regarde ses genoux, gainés de noir, et le bord de sa jupe qui s'arrête juste devant : il est attiré... Le chemisier saumon, tendu, orgueilleux, qui éclate entre les deux pans du tricot ouvert, le défie. Il ressent une excitation qui lui traverse tout le corps, de haut en bas. Zarko se met à désirer cette femme et tremble de lui déplaire...

Zarko sommeille à côté d'elle. Quelque chose dans la nuit le réveille comme un impérieux ordre de partir, pour mieux les protéger dans un dernier acte d'amour. Il a pensé longtemps avant de s'endormir, à Aliotta, à Anaïs, au sort imbécile, atroce, qui lui fait rencontrer ces êtres si attachants, si éblouissants, dans des circonstances où il doit se détourner d'eux pour ne pas les compromettre davantage. Aliotta lui a proposé de rester ici, le temps que les événements déchantent, puis de repartir avec plus de chances de réussir. Elle le cacherait aux yeux de tous, y compris de sa famille ; mais alors, même si la prison était douce, il retournerait en captivité, immobilisé, dépendant ; bien qu'il vînt de risquer sa vie pour recouvrir sa liberté. Anaïs est parti se coucher et ils ont pu se toucher, l'attrait s'est révélé partagé. Il a commencé par rouler ses longs cheveux noirs et soyeux autour de ses doigts ; puis Aliotta et son nez en bottine, sa peau satinée et son teint mirabelle, sont venus se nicher au creux de son épaule. Il l'a embrassée, et la bouche d'Aliotta s'est agrandie contre la sienne. Puis, elle, assise, il est resté longtemps à genoux, la tête entre les cuisses de son hôtesse, en retroussant sa jupe, avec le délicieux contact de ses bas autour de son cou, de ses baisers sur la nuque. Il s'est imprégné de son odeur, de sa tendresse, le front sur son ventre ; puis il l'a basculée sur le canapé, il s'est glissé entre les bas, elle l'a accueilli toute ouverte et palpitante, elle s'est donnée à lui. L'étreinte fut brève, intense, sauvage. Elle s'est moqué de lui, gentiment, lui reprochant d'être un homme un homme un peu trop « pressé » et voulant le retenir. Il l'a couverte de baisers et de caresses et s'est retiré pour mieux revenir, un moment après, et la faire jouir dans son lit. Il a agi plusieurs fois en elle, dans les heures qui suivirent,

toujours plus long, toujours plus attentif, intensif. Elle dort maintenant à côté de lui et il la chérit, ravi, il la caresse tendrement dans la nuit. Aliotta est son ancre comme sa grotte d'amour, et ses hanches, larges, invitent à l'exploration et au recueil. Il caresse encore ses reins et embrasse son ventre, pose une joue sur ses seins. Il l'entend à peine respirer, elle est une liane qui se love et s'enlace en silence ; sauf quand elle jouit, elle pousse de petits cris. Il a vu dans son regard un lac d'eau claire où il fait bon se refléter. Son corps entier a été anesthésié, cautérisé par des torrents de lave, nettoyé par des ruisseaux de gravier. Il regarde au plafond, la bouche ouverte, intensément vidé, réchauffé par le souvenir tout proche. Il faut partir tout de suite avant de tomber dans le puits et de pourrir le fruit.

4

Zarko marche dans la nuit, l'aube viendra bientôt, il s'enfonce dans l'ombre comme dans l'onde, abandonnant ce havre, cette bouée de sauvetage ; mais il ne pouvait faire autrement. Il ressent des bouffées de remords, fume une cigarette, le cœur brisé, pris dans un étau, il a des élans de retour et les yeux humides, un malaise profond, les rongements d'un sentiment impossible, les affres d'un amour mort-né qui le démoralise. Il a laissé la voiture et un mot d'explication, écrit à la flamme intermittente et flageolante du briquet, un hommage vibrant à celle qui fut la lanterne au bord du chemin. Il espère revenir un jour et lui donner d'autres nouvelles, mais plonge confusément, avec confusion dans un précipice. Sa Moïra facétieuse lui accorde peut-être une ultime concession. Il déambule...

En bas du versant, il tombe sur une rivière et un petit port. Il inspecte d'un regard circulaire et remarque tout de suite la voiture, positionnée à côté d'un petit bâtiment, au milieu du départ des appontements flottants. Il se tend. L'eau miroite sous la lune et frémit en clapotis. Zarko est sûr que le véhicule n'est pas là par hasard, le port est désert. Il n'entend que des câbles grincer dans le vent et la respiration de la mer. Il s'approche et dénote la couleur sombre de la

voiture, puis deux formes qui bougent dedans. Il s'aplatit, il vient d'entendre parler et discerne le gyrophare, à peine perceptible dans la semi-obscurité. Il est à vingt mètres derrière et continue son étude F.O.M.E.C. – formule consacrée de l'évaluation militaire : Forme, Ombre, Mouvement, Eclat, Couleur – . Impossible d'accéder à un embarcadère sans se faire repérer, et les quidams sous képi n'ont pas l'air de faire de la figuration : ils surveillent. Zarko doit reconnaître le site et éviter toute action malencontreuse. Il aimerait s'emparer d'un canot à moteur. Un homme sort, claque la portière et s'en va se dégourdir. Il fait un besoin naturel et s'en retourne ; mais il se retourne, Zarko a dû faire du bruit, en cognant du pied sur une pierre :

- Hep ! qui va là ?

Zarko n'a plus le choix, il attaque comme un cobra : quelques enjambées dans un tonnerre de secousses ; un coup de sternum pendant que l'autre essaye de dégainer ; le coup du lapin dans un mouvement de faux circulaire... Et l'homme s'effondre. Zarko se rue sur la voiture, ouvre la portière et pointe son fusil sur la face du deuxième homme qui n'a pas eu le temps de réaliser :

- Descend ! Les mains devant ! Magne-toi !

L'homme s'exécute en titubant :

- Retourne-toi ! Les mains à plat sur la voiture !

Zarko met son fusil à l'épaule et glisse son P.M. en bandoulière devant lui, il l'appuie dans les reins de l'autre et lui écarte les jambes d'un coup de pied, sèchement. Il lui enlève son pistolet, tâtonne les poches et retire des menottes. L'autre exhale un souffle et veut parler, Zarko enfonce violemment le canon :

- Ta gueule ! Tu as envie de vivre ? ... Allez ! Avance vers ton collègue !

Quand ils sont rendus devant le corps allongé, Zarko l'oblige à se mettre à genoux, et, son arme toujours pointée, il désarme sa première victime. Il récupère aussi ses menottes :

- Défait ton baudrier ! ... Là ! Doucement ! Menotte-lui les mains dans le dos maintenant.

Il jette une paire de menottes aux pieds du flic :

- Ça vous mènera pas loin ! Vous aggravez votre cas...

- J'ai dit ta gueule ! Si tu l'ouvres, je te défonce l'occiput, exécution ! Moi, j'ai plus rien à perdre !

- Réfléchissez-bien ! Vous allez gâcher votre existence irrée...

Zarko s'énerve, il envoie un violent coup de pied dans l'arrière-train du gendarme, puis met le canon sur sa tête :

- Un mot de plus et je te fais éclater la cervelle !

Il a craché son propos et se veut persuasif : il l'est ! Le gendarme garde le silence et met les menottes à son compagnon. Zarko le repousse, vérifie en tirant par le milieu de la chaîne :

- Bon ! Maintenant tu le prends ou le tires, je m'en fous ! Et tu avances vers la voiture.

Une fois rendu à l'arrière de la R-4, Zarko attache le gendarme conscient de la même façon que le premier, en le poussant à s'allonger face contre terre, puis il récupère les clefs au volant, lève le hayon et tasse les deux gendarmes dans le compartiment à bagages, comme deux sacs de viande, en bourrant dans les coins. Zarko démarre et cogite : « *maintenant, c'est fini ! Je peux plus prendre de bateau ici.* » Il remarque l'émetteur-récepteur : « ils apprendront vite le pépin, comprendront l'enjeu et d'où je pars. J'irai pas loin ! Je suis grillé ! Je me demande quand le P.C. va les appeler pour un topo actualisé... À moins que... »

- Quand devez-vous rendre compte de la situation ? Quelle est la fréquence de vos comptes-rendus ?

- Ecoute, Petit ! Tu te fous dans la merde ! Tu crois pas que je vais t'aider à t'y enfoncer un peu plus ! Tu vas pas nous buter aussi pendant que tu y es ! Je sais que tu n'es pas un assassin, il y a d'autres manières de faire ! ...

- Tu parles bien, Poulet ! J'ai pas le temps d'écouter ton sermon. Je t'ai posé une question, j'attends ! ... Et en ce moment, je ne suis pas très patient !

- Tu pourras pas t'enfuir d'ici ! Toute la côte est surveillée...

- Je m'en doute, Pingouin ! Je te demande pas le scénario. Je te demande quand tu dois rendre compte ? Un point, c'est tout ! C'est eux ou toi ?

- Je te dirai que fifre ! Tu en as déjà trop fait ! Tu ferais mieux de te rendre ! C'est un suicide !

- T'occupes, Papa ! Tu me cours sur les haricots ! Je gage que tu vas chanter tout à l'heure !

Zarko s'enfonce dans un chemin de terre, s'arrête dans un bosquet. Le deuxième gendarme s'est réveillé, il geint. Zarko les sort tous les deux de la voiture. Le gendarme valide soutient le blessé qui est jeune. L'autre a la cinquantaine. Zarko les attache tous les deux, sans violence excessive, autour d'un tronc, les bras écartelés, liés ensemble par leurs menottes. Il regarde un instant les deux hommes, il a pitié. Il s'approche du vieux gendarme, le caresse de sa baïonnette :

- Alors, tu veux pas parler, poulet !

L'homme le fixe droit dans les yeux, il ne répond pas. Ils sont tout proches l'un de l'autre. Zarko ne sent pas de peur chez lui, ni ne relève du défi ou de l'hostilité : *« ce mec est borné, il ne s'en laissera pas compter ! Après tout, il fait son boulot, peut-être un peu plus ! »* ...

- Et si je t'écorche, je te perfore les genoux, tu te mettras à table après ?

Le ton est sans conviction, Zarko est las, il n'éprouve aucune antipathie particulière.

- Fais pas le dur, Petit ! Tu n'as encore tuer personne ! Il est temps d'arrêter les conneries...

- Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, Poulet ! Qu'importe après tout ! Tu parles beaucoup sans savoir et surtout de ce qui m'indiffère. Renseigne-toi mieux la prochaine fois ! Tu pourras dire merci à ton étoile ! ...

- Le gars de l'hélico, sur lequel tu as tiré, est seulement blessé, une chance ! Si tu te rends maintenant, tu ne prendras pas perpette ! Alors que dans le cas contraire, c'est peut-être la fin immédiate et prématurée : la tombe ! À ton âge, quel dommage ! Tes petits copains te feront pas de cadeau !

- Ok ! Poulet ! Je t'appellerai à mes funérailles !

Zarko éclate d'un rire nerveux :

- Mais je ne suis pas encore mort ! Faudra payer le prix ! T'aurais dû faire curé, gendarme ! Tu as raté ta vocation. Maintenant, ferme ta gueule ! Tu me fais chier ! J'ai pas envie de retourner dans leur cage. Tu sais pas ce que c'est, toi ! Les dés sont jetés, j'ai joué et je vais jusqu'au bout ! Tu pourras leur dire... Perdre ou gagner, cela ne

change rien au final, l'important, c'est la manière ! Adieu, Poulet !

Le vieux continue à parler, mais Zarko ne l'entend plus. Il pense de manière impromptue qu'il peut se procurer une tenue de gendarme à bon compte : un vrai passeport pour sa cavale ! Le jeune gendarme a des mensurations proches des siennes. Il lui enlève ses souliers et son pantalon, se dévêt et lui passe les siens ; puis il prend un des pistolets 7,65, l'arme et le pose sur le flanc du jeune gendarme, défait une menotte, tire et la fixe à la cheville du type. Le vieux gendarme gémit, écartelé en biais, un genou à terre. Zarko recommence la même opération de l'autre côté. Le vieux gendarme, derrière le tronc, est maintenant accroupi. Zarko intime alors au jeune d'enlever veste, pull, chemise et cravate. Le vieux gendarme s'en mêle à nouveau :

- Tu t'égares, Petit ! Tu additionnes les délits : coups et blessures volontaires, enlèvement et séquestration d'agents des forces de l'ordre, vol et port d'armes de guerre et de matériel militaire, et maintenant, outrages, vol et port indu d'uniforme, sans parler du reste, tu...

Furieux, Zarko fait le tour de l'arbre, pose son pistolet sur le genou du vieux bonhomme :

- J'en ai rien à foutre de ton paternalisme et de tes litanies. Tu peux te les foutre au cul ! Ecoute ! Si t'as pas compris la situation, tu joues avec ta vie ! C'est dommage pour toi ! Un mot de plus et je passe à l'acte, pigé ?

Son ton trahit une réelle détermination ; puis, s'adressant au jeune :

- Démerde-toi ! J'ai assez rigolé comme ça avec vous ! L'opération effectuée, il finit de se travestir et jette son pull aux pieds du jeune gendarme :

- Je te conseille de te fringuer, la température est plutôt fraîche !

Le type ne prononce pas un mot et endosse son nouveau et vieux vêtement. Zarko lui refixe les menottes aux poignets, puis s'humanise, il sent la crainte chez cet homme. Zarko regarde derrière sa tête, avec une lampe-torche qu'il a trouvée dans la voiture, le sang a coulé sur le cou. D'ailleurs la chemise que Zarko porte maintenant, est humide au col : « *bon ! c'est pas trop grave, il s'en remettra !* » Il se dégoûte, il

secoue la tête : « quelle chierie quand même ! » ... Il sort une cigarette, l'allume et la met entre les lèvres de l'infortuné :

- Rien de cassé ?

L'autre secoue la tête.

- Désolé, mon gars ! Bonne nuit quand même !

Il en tire une deuxième, la présente au cinquantenaire, de l'autre côté du tronc, qui l'accepte :

- Bon, voilà ! Ça te fermera le bec ! ... Tu m'en voudras pas, mais il faut que je me tire en vitesse. J'ai un programme plutôt chargé !

5

Aliotta soupire et rêve. Pour que son rêve vive, elle laisse un phare cruel ausculter les ténèbres, laissons-le dissoudre les brouillards de sa vie intérieure, de sa mer intérieure. Il tourne au cauchemar. Il éclaire maintenant les multiples cloisons qu'il faudra découper au chalumeau, une par une. Au fond, très loin, existe un nid, là-dedans, un œuf de dinosaure, et dedans encore, un petit canard boiteux : « il erre dans les alambics et les serpentins et d'Odin, en ces fraîcheurs du petit matin, il est la lanterne qui se balance, la nuit venue, aux haubans perlés des navettes à canuts. Il veille, esprit lugubre, lueur fantomatique, sur un univers barbare d'osiers métalliques, titube et se perd en ivresse de solitude, flux et reflux aux nausées de grande amplitude. Un pas perçu et Gilgamesh est survenu, ému, un lampyre au désert s'est souvenu, ils ont allumé cent néons sur l'iléon, recherches impromptues, profané le panthéon. Atmosphère feutrée, émanations délétères, comme un djinn est sorti, la phobie à cet air, et ils ont fui, les ailes de la panique aux cuisses, tandis que surgissaient, en bleu de chauffe, cent suisses. Hurlent, des sirènes, et galope tout un tintamarre, l'Assyrien qui, d'une hache à incendie, s'empare, à grandes envolées, massacre, l'autre suit, affolé, portes et chambranles éclatent, et se fend, le filet. Sept heures, Gilgamesh s'est évanoui en fumée, et, de coursives en canaux, monte, flot affamé, alors, sifflé, il saute aux câbles de la cité, homme de la jungle perdu qui s'est précipité. Il descend dans un puits, à ses rudes lianes, pendu, vers ces

floraisons hostiles de mufles tendus, et, pris de fureur noyée en vacarme strident, il saute dans son grément comme suppôt de Satan. Il a sorti un pistolet et se démène, ébouillante ce grouillement de fête foraine, les bras qui avançaient, retombent, sarments cassés, une tête explose et roulent, des grappes de gemmes pressées. Folie de tuer, folie de détruire les siens, flingue acculé qui se déchaîne et puis plus rien. L'usine s'efface, plus de salle à machines grondantes, il vole dans le gris sur une engane miroitante. Dessous lui, apparaît une pelisse de toundra, claque, souvenir oublié à son cou, un madras qui est tout son arc en ciel dans les tribulations, et, fêtu à son parachute, dérive l'Ixion. Plus il descend, plus il entend des hurlements, ils courent sous son ombre et guettent ce prochain moment, ils sont des loups roux comme chow-chow d'appartement, et baignent dans cette euphorie des sœurs garnements. Il s'est remis de même à cribler ces échines comme il abattait les pieux servants de machines, mais enfin il atterrit et boule dans l'hermine, et sans le temps de replier sa voile, sonnent matines. Il s'est dépêché à grimper sur l'arbre tout proche, traînant son aile de soie unie que neige accroche, et les loups s'en emparent, la déchiquètent, féroces, et il s'agrippe, scié par les liens tirés, atroces... » Aliotta sursaute et se réveille, gisant battu ! L'aube blafarde tâtonne par les interstices des volets, d'une saccade, elle se retourne dans le lit défait : son amour n'est plus là ! Elle est dans le cirage et pose un regard, hébété, sur le réveil, elle soupire et s'étire... Elle se redresse... Et son corps nu apparaît, splendide... Elle l'appelle, un timbre d'angoisse déjà dans la gorge. Elle se lève, sa grotte de Bethléem, tiède, se redispense, et ses deux seins, galbés en pamplemousse, sautent dans un souffle, dans la course...

Il est parti ! ... Aliotta pleure, silencieuse, sur le lit, la tête dans les vagues, les yeux dans le vague, ses doigts font frémir la feuille, le message est lapidaire, simple et grandiose :

*« Mon Adorée,
je vous laisse la voiture qu'il faudra rendre au berger.
Merci pour lui, merci pour tout. Vous et votre fille êtes des anges, vous êtes une femme très admirable, très attirante,*

aussi bien dans votre âme que dans votre corps. Je vous écris ces mots rien que pour vous et peut-être à bientôt. Baisers !

Requiem pour un déserteur.

Tu te crois toujours sur un champ de bataille. Tu as raison, camarade ! La vie est un combat, on le mène à l'endroit et à l'envers, parfois dans tous les sens en même temps. Je suis déjà mort, mais j'ai vécu... Si tant en si peu de temps, mon histoire valait la peine d'être racontée, camarade, tu la trouveras dans mon sac que la rafale a troué... J'ai bien cru que je la rapporterai, encore froissée, mais toute chaude. Las ! L'oiseau est tombé, humainement et simplement, comme un sarment que l'on détache. À la vie, à la mort, j'avais cru... J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai parfois volé trop haut, mais aussi bien bas... Je connais les beaux mots, mais aussi les gros mots. J'ai porté beaucoup de noms et souvent dit non ! J'ai douté, j'ai tué l'humain, j'ai failli et n'ai jamais goûté ; quelle chance ! ... Je suis resté un oiseau en traversant le monde des « hommes », j'ai partagé leurs rêves et leurs déchirements ; mais je n'avais pas leur âme. Le poète n'a jamais l'âme d'un homme, c'est pour cela qu'il doit mourir jeune. Lis cette histoire, camarade, ceci est mon testament et mon dernier coup de fusil ! »

Le cœur bat le tambour dans la poitrine d'Aliotta, si merveilleuse, si belle, il explose, Aliotta explose en sanglots : « Ah ! grandiloquence de cet être, encore un enfant, que je n'ai pas su retenir... Comme je l'aime, ô mon Dieu ! ».

- III -

Le capitaine Bousillac fait les cent pas sur le pont de Porto. La maréchaussée a mis un barrage en place à cet endroit stratégique qui commande le passage, sur un axe nord-sud, par la route départementale 81 qui longe la côte. Des points de contrôle sont aussi en place à Bellavista et Ota. Bousillac n'est pas trop content du dispositif mis en place, il trouve les mailles du filet trop lâches, il faudrait plus de moyens pour « recueillir » à coup sûr le déserteur ; mais le colonel s'est emporté : *« pourquoi pas l'aviation et la marine pendant qu'on y est ! Il ne faut pas faire d'une forte tête, mauvais garçon qui plus est, un martyr ou un trublion légendaire. On va le récupérer pour l'usiner au moule, après quelques mois au trou, et le mater ce bachi-bouzouk ! De toute façon, vous travaillez en coopération avec la gendarmerie qui prend la direction des opérations, c'est son rôle, et avec nous, ils sont habitués, c'est pas la première fois ! »* Seulement la forte tête est un peu trop pleine : déjà un niveau d'instruction supérieur à la moyenne, au vu du dossier, et pas mal d'astuce, si on s'en réfère aux derniers jours. Le dénommé Zarko, d'origine macédonienne, est habitué au relief et au maquis des régions balkaniques. En outre, c'est une loutre qui sait contourner les pièges du pêcheur et détruire ses filets, quand elle est piégée. Bousillac a noté aussi que le grand-père de ce « rogaton » était officier, dans les rangs des maquis communistes en 1944. Il soupçonnerait volontiers cet élément d'être dangereux, en temps de guerre, pour la cohésion et le moral des armées. Pour l'heure, heureusement, il n'est qu'un petit croque-mitaine qui accumule les errements d'un desperado.

Bousillac regarde le Porto à ses pieds, qui s'élargit en estuaire. Il est sept heures trente et un petit froid sec le saisit, en ce début de matinée d'octobre. La circulation est très fluide et les six hommes du barrage ont peu de choses à faire. Les deux motards discutent, le séant appuyé sur la selle. Un peu plus loin, se trouve, sa voiture, avec le chauffeur à l'intérieur qui attend poliment, en lisant un

magazine. Bousillac a mal dormi et s'apprête à rejoindre Vico où il a établi un P.C. en liaison avec la gendarmerie. Une voiture arrive au bout du pont, par le nord : une R-4 de la gendarmerie. Bousillac n'y prête pas attention et continue vers sa voiture : une de plus ou de moins, les mouvements des forces de l'ordre sont fréquents, en ce moment, et ne devraient pas faiblir avant l'arrestation de ce déserteur, armé et dangereux, qui n'a pas hésité à tirer sur un hélicoptère et blesser grièvement un gendarme. On lui a d'ailleurs fait comprendre, courtoisement, qu'il n'était là qu'en qualité d'observateur et d'officier de liaison inter-armes : une espèce de consultant technique en somme ; aussi n'a-t-il pas à se mêler du travail sur le terrain, il est juste venu s'assurer de l'efficacité d'un dispositif qu'il trouve trop léger. Le déserteur est à pied et nul vol de véhicule n'a été signalé à ce jour, dans la zone spécifique de première recherche : un gros quadrilatère qui s'est élargi jusqu'à l'île Rousse et Ajaccio. Aussi devrait-on, à son avis, autant surveiller les ports et les cols que les routes qui sont peu nombreuses dans le secteur et mieux répartir les moyens, sinon les renforcer notablement. Les autres replient la herse, la voiture passe dans la chicane et arrive à hauteur de Bousillac qui regarde machinalement le conducteur solitaire : surprise ! Bousillac en avale son dentier. C'est lui ! Il le reconnaît, il a assez potassé son dossier et le trombinoscope. Il crie, fait signe. La voiture pile, un canon sort par la fenêtre, l'avant de la Peugeot 204 de fonction explose ; puis la portière de la R-4 s'ouvre. Bousillac voit en un éclair l'énergumène et ses deux pistolets-mitrailleurs à chaque main. Il se jette de côté, atterrit au bas du talus et roule dans un fourré. Il entend crépiter longuement les armes automatiques...

Zarko ramasse toutes les munitions qu'il trouve, finit de mettre hors de service les véhicules, détruit les postes-radios. Tous les hommes du barrage sont hors de combat, ils n'ont pas eu le temps de riposter. Le conducteur de la 204 est mort, couché sur le volant. Seul, cet officier lui a échappé, Zarko n'a pas le temps ni l'envie de le rechercher, il s'en moque : par un rapide coup d'œil au bas de l'ouvrage, il se rend compte que le survivant ne peut représenter une

menace imminente. Il ramasse son képi sur la chaussée : « *trois liserés, un capitaine ! Tiens donc !* » Il jette le couvre-chef déchu et le piétine sauvagement. Il bondit dans la voiture et redémarre, ne laisse derrière lui que fumée et ravage.

Il n'a pas fait dix kilomètres sur une route en lacet, à travers les monts et les roches, qu'il se retrouve nez à nez avec deux autres motards. Ils lui font signe de la main, il répond à leur bonjour et continue sa route comme si de rien n'était. Trente secondes s'écoulent et il revoit les deux loustics dans son rétroviseur. Zarko pressent un nouveau coup dur et se prépare. Il sait que, tôt ou tard, les ondes vont propager le branle-bas de combat, cette voiture traîne des gamelles derrière elle ; mais mieux vaut tard que trop tôt ! Il aimerait inscrire plus de distance au compte de la mécanique : « *voyons voir ce qui les démange, ces Huns !* » ... Il entend les sirènes maintenant et voit les motards se mettent de front, il ralentit, un lui fait signe de se ranger à droite, ils mettent la main sur leur étui de pistolet et défont la lanière de fixation. Zarko comprend sans peine leur intention, au lieu d'aller à droite, il va à gauche, arrête en catastrophe, bondit dans le fossé et arrose de bas en haut : parce que le MAT 49 monte tout seul dire bonjour au ciel ! Par contre le ciel, lui, tombe sur la tête des pauvres types qui sont culbutés, leurs bécanes s'affalent sur la route. Ils ont eu quand même le temps de faire usage de leurs armes, en particulier des P.M. qu'ils portaient pendus au cou, Zarko a entendu des balles frapper la voiture et gicler autour de sa tête. La voiture est même inutilisable, picotée sur un côté, les vitres en miettes et deux pneus crevés. Il ramasse tout son barda et rentre dans la montagne. Il n'a même pas atteint Piana, mais cette fois-ci, il possède une carte. Zarko suppose que ses heures sont comptées, presque une certitude, et il ne ressent plus aucun stress, il est calme et lucide. Il a joué, perdu, et va payer l'addition... « *Quand on est perdu, il n'y a plus qu'à rire, c'est la meilleure façon de partir !* » Et puis soudain une ombre passe, il arrête de siffloter, sa gorge se serre, il pense à Aliotta et devient triste : « *La boue et la ronce, vaine lice ! La flaque vive dans l'esprit est un vol qui croasse à mes sens. Que je le crusse ou*

non, la sympathie est parfois le nœud coulant qui nous étrangle ».

Dans les montagnes corses, Zarko perd le fil : le fil d'Ariane de sa raison, dans le dédale du Minotaure aux pandores. Il a peut-être une infime chance de trouver un bateau à la Marina de Ficaiola, assez proche, mais il ne se dorlote guère d'illusions : *« ils vont surveiller la côte de près et sont capables d'envoyer un détachement de haut bord, rien que pour me coller au bord ! »* Zarko disjoncte un peu et se dorlote d'humour. Il est tellement mal embarqué qu'il se demande où débarquer, autant dire comment s'y prendre ! Il sent avec acuité le piège se refermer sur lui. Il fait un inventaire tout en peinant au flanc d'une barre rocheuse. Il dispose d'un fusil MAS 49-56 et de huit chargeurs moins deux balles, de deux pistolets-mitrailleurs MAT 49 et huit chargeurs plus un entamé, de deux pistolets 7,65 et quatre chargeurs, plus la baïonnette : *« je suis une véritable armurerie ambulante ! »* ... Zarko part d'un monologue rieur et hystérique.

Zarko surplombe maintenant la marina. Il épie à la jumelle et observe une agitation folle, dans et sur le rivage, autour de la crique. Il dénombre un car et deux camions Simca Marmon, des dizaines et des dizaines d'hommes en treillis, armés et casqués, un zodiac de la gendarmerie et même un patrouilleur, armé d'un petit canon ou d'une mitrailleuse lourde. Il est à environ quatre cent mètres de la concentration, mais il doit traverser une route, en contrebas de sa position, pour continuer sur l'ouest ; car il veut à tout prix conserver en ligne de mire les flots, qui valent à ses yeux plus que des coulisses salvatrices. D'ailleurs revenir en arrière ou sur l'intérieur des terres, c'est revenir sur la trace de ses exploits et plus sûrement se jeter dans la gueule du loup : *« faire durer le plaisir, c'est pas l'emboutir !... Et traverser la « voie sacrée », en plein jour et à découvert, ça ne risque pas d'être une partie de plaisir ! »* Zarko se gratte le menton où coulent des rigoles de sueur. Il a un problème mais doit se décider vite. De toute façon, le seul bateau qu'il prendra ici, est la barque du nocher des enfers !

Le colonel hurle au téléphone, il vient de recevoir une communication du préfet, qui lui a mis du piment au palais et un vibraphone sur la langue ! Bousillac se fait incendier la cervelle, même en tenant le combiné à distance :

- On va régler cette affaire en famille, foutez-moi ce torpédo en l'air ! C'est une honte pour l'armée ! Je compte sur vous pour neutraliser ce dingue au plus vite !

- Mon colonel, si je peux me permettre, on n'arrête pas un char d'assaut avec une lance à incendie ! J'ai vu ce dingue, comme vous dites, à l'œuvre et de très près ! Il m'a semblé doué et vif de la comprenette, et partant de là, de la gâchette. Il me faut du renfort : au moins une compagnie, et pas des gars à l'instruction, des confirmés !

- Bon ! c'est d'accord ! Je vous envoie la compagnie d'alerte de Bonifacio, par Solenzara, mais arrêtez-moi ce damné Yougo ! Il va déclencher une guerre civile !

Le capitaine Bousillac n'est pas un tendre, sa réputation est bien établie, il l'entretient même plus par souci d'efficacité que de coquetterie. Dans les circonstances présentes, il sait qu'il faut agir vite ! Les éléments qu'il a rassemblés, sont édifiants : le puzzle est devenu un tableau qui donne froid dans le dos. Il a consulté le rapport des gendarmes sur les événements de cette nuit, à Bussaggia, et le souvenir de Porto est tout chaud : « *bilan : quatre morts et cinq blessés avec les motards. Ce mec est un fauve humain : fauve parce qu'il a les armes, l'aptitude au combat et l'instinct du prédateur ; humain parce qu'il fait preuve d'humanité et d'émotivité selon les cas. C'est dommage, on aurait pu faire quelque chose de lui !* »

2

Zarko est arrivé en haut de la crête, le soleil est au zénith, une brise marine bat le bourdon sur ses tempes. Il a encore trouvé l'énergie nécessaire à gravir ce saillant, canine tellurique, qui domine d'un côté la mer et de l'autre, une gorge où passe un coude de la route. La carte porte mention de la Bocca d'Osini, à cet endroit. Zarko n'est pas mécontent d'être arrivé ici, sans incident ou drame supplémentaire et

dans des délais honnêtes. Il décide de griller une cigarette et de faire le point. La place permet de voir venir. Zarko se cale dans les rochers et mange un peu, il se donne du ressort au mental et l'espoir revient un peu. Il glisse, dans sa solitude, aux emports du paysage. La féerie est ici dans l'âpreté de la nature, elle transporte dans le dur et crée des miracles : *« je pourrais essayer de me greffer ici, cet après-midi, et digérer le crapahut. Ce soir, je descendrai en catimini et suivrai la côte qui doit être très sauvage. Qui sait ! Je peux trouver une embarcation à l'ancre ou me faire transporter, de gré ou de force, vers la Sardaigne. De toute façon, dans les ports, je risque de trouver partout des comités d'accueil... Je dois me débiter de ce coin à toute vitesse, pas la peine de faire du surplace ! Quant aux routes, n'en parlons pas ! Il n'y en a qu'une seule de valable dans le secteur, et ils vont la transformer en chemin de ronde... »* Soudain Zarko se fige : dans le ciel échevelé, un point noir a surgi et grossit à vue d'œil. Il reconnaît le vrombissement caractéristique de l'hélicoptère, Zarko se tasse, s'incrute dans le décor ocre et rose de roches et de chevelures émeraudes, il prépare ses armes machinalement, réflexe de la bête traquée : *« ils me foutront jamais la paix, ils en veulent du fromage ! Faut dire qu'avec la veste que je leur ai mis tout à l'heure, ils doivent chercher le tailleur ! »* Le gros frelon est là, en l'occurrence un Puma : un transporteur de troupes. Son rotor principal le met en sustentation à un mètre du sol, sur le sommet. Zarko commence à l'avoir mauvaise, l'humeur : *« la place était trop belle ! c'est évident qu'ici, on surveille un bout, avec la route en plus. Punaise ! j'aurai dû décamper avant ! »* des types commencent à sauter : un, deux, trois, quatre... Le quatrième porte un fusil-mitrailleur, les bandes croisées sur le tronc. Zarko s'émeut, il sait que la position va être verrouillée et que lui va dérouiller, dans les minutes qui suivent, s'il attend que le groupe de combat se disperse et prenne position, surtout avec un fusil-mitrailleur à l'appui. Ni une ni deux, il prend son fusil, ajuste l'équipage derrière la verrière du cockpit, à soixante mètres, et fait un quadruplet sur la cible, l'appareil bascule, heurte une saillie des roches et disparaît à la vue de Zarko qui fusille encore, dans son saut, un homme qui tente de quitter l'appareil en perdition ; puis, jetant son fusil dans le même temps, il

surgit comme un diable hors de sa cachette, les deux P.M. en bandoulière, tenus ferme à chaque main, et part à l'assaut des cinq hommes déjà à terre, encore groupés, à découvert et très surpris. La bataille est très brève, trois hommes tombent immédiatement sur place, un autre peut se mettre en position de tir d'un bond de côté, n'arrive pas à ouvrir le feu à temps, est foudroyé par une rafale à bout portant au pas de charge. Le cinquième se dérobe, dérape sur la roche, se traîne derrière un buisson, se terre dans une anfractuosité. Les traces de sang se repèrent aisément, il est blessé certainement. Zarko contourne l'obstacle dérisoire, le surprend de côté, l'autre essaye de soulever son arme et de viser, Zarko plaque son P.M. sur la roche d'un coup de pied, l'homme plaque sa main sur la cuisse d'où le sang gicle, la fémorale est touchée. Zarko le reconnaît... Il le désarme promptement. Le caporal Caobang n'a plus guère de temps à vivre si rien n'est fait. Zarko lui enlève sa ceinture, l'enroule, met un bout de bois en guise de tourniquet, serre autour de la jambe juste au bas de l'aine, déchire un pan de sa propre chemise de gendarme et lui met dans la main, en guise de pansement compressif. Le caporal Caobang plisse encore plus ses yeux bridés, dans une moue ironique. Il y a quelques semaines, il était encore l'instructeur de Zarko. C'est un homme juste et courageux qui connaît l'injustice et la peur, il est n  dans les campagnes du Viet-Nam. Caobang a tendu la main un jour à Zarko emporté par le torrent des vindictes. Il était l'arbre, au bord de l'eau, qui aide à lutter contre le courant du mauvais sort ; et ; voilà que Zarko le remercie d'une balle dans la peau... Les deux hommes se regardent face à face, l'un debout et rendu, l'autre allongé et perclus, tous les deux sont émus. Pendant quelques secondes passent entre eux, les étincelles du court-circuit, du regret, de l'impossible amitié, de l'incommensurable stupidité du monde qui les sépare :

- Belle action, Zarko ! Rien à dire, tu as fait des progrès ! C'est drôle, je te voyais pas en flic !

- Désolé, caporal ! Tu es le dernier sur lequel j'aurais voulu tirer...

-   ta place, j'aurais fait pareil ! Pour choisir, il faut avoir le choix, le tien est limité, et j'ai peur qu'il se restreigne encore !

Zarko ne répond pas, il s'en va. Il est trop tard. L'heure est trop grave, trop indue pour la philosophie. Il regarde les hommes fauchés, décompte les morts et les vivants, ramasse les armes, récupère quelques chargeurs en plus et des grenades offensives, balance, dubitatif devant le fusil-mitrailleur A.A. 52 qu'il met de côté malgré ses onze kilos, et, il jette le reste dans le ravin où, encastré d'aplomb sur un encochement de roches, finit de flamber le Puma. Puis, repassant devant le corps du sergent, probablement le chef de groupe, un jeune blond, les yeux bleus grand ouverts sur le ciel éternel, il lui ferme les paupières et prend son poste-radio qu'il va porter au caporal Caobang :

- Tiens ! Ça fait encore partie des choix qui me restent. Signale ta position ! Il y a encore deux autres blessés, pour ceux de l'hélico, c'est fini ! Tu pourras leur dire qu'ils me prendront jamais vivant. Adieu Caobang et bonne chance !

Zarko tend la main, Caobang la prend, secoue la tête, navré, et leurs regards ont tressé en dix secondes une couronne du respect. Ils ont dit ensemble, muets : « *chienne de vie !* » et Zarko est parti sans se retourner, le fusil-mitrailleur sur l'épaule, une bande engagée.

3

Les deux capitaines ont une analyse commune, des points de vue qui divergent, ils les comparent sans aménité. Il sont dans un petit carré de bruyères, au bord du grand sentier de la gloire, qui chevauche la pointe Vardiola. Ils tirent les fleurets, s'affrontent à pointe mouchetée. Une tour se détache dans le lointain, cône monstre de jeu d'échec, qui veille sur la mer et défie le temps sur les dentelures rougeâtres. Des échanges de coup de feu ont eu lieu dans la nuit, épars signes sans concession. L'objectif du rouleau compresseur humain est plutôt de repousser et d'acculer la bête dans son réduit. Le Capu Rossu est sans échappatoires, une véritable souricière ; mais la puissance de feu et l'agilité du déserteur sont impressionnantes. Il combat pied à pied, dans de terribles retours de flamme, oblige les soldats : des ex-compagnons d'armes, à se courber et ramper à terre.

L'homme, pris au piège, est venu tâter le cordon qui se resserre. Il faut avancer pièce par pièce, ne laissant aucun interstice dans le dispositif. Au cours des dernières heures, à la série galopante et vertigineuse de ses méfaits, viennent s'ajouter une kyrielle de blessés et trois morts. Le fauve a encore toutes ses dents, la volonté de survivre et l'art du coup de griffe. Une force étrange le commande qui refuse l'inéluctable, l'incontournable fin. Quelque part, Bousillac admire cet entêtement extraordinaire, le déserteur possède ses propres valeurs, c'est évident, mais qui respectent un certain sens de l'honneur et du panache. On ne brise pas la vie d'un tel homme pour le plaisir, dans le devoir, on peut injecter la manière :

- Tu ne vas pas quand même faire donner ta section de mortier pour aplatir un seul mec ! C'est un pion désemparé qui va tomber tout seul...

Le capitaine Aurèle s'indigne :

- Ça se voit que c'est pas toi qui morflés ! J'ai souci d'économiser la vie de mes gars. Je vois pas pourquoi on se gênerait, seul le résultat compte : le mettre hors d'état de nuire une bonne fois pour toutes ! Je te rappelle qu'il a un F.M. et qu'il fait pas dans la dentelle. J'en ai rien à foutre de ce fondu ! Il n'est même pas capable de se suicider tout seul !

- Tu parles ! Il attend qu'on vienne le chercher ! Moi, je te signale qu'il n'en serait peut-être pas là s'il avait continué son chemin et laisser crever tout le monde à Osini. Il aurait pu filer à l'anglaise, au lieu de cela, il a carrément donné sa position ! Il s'est sacrifié pour sauver un copain ! Tout déserteur qu'il est, ça mérite le respect !

- Ça, j'admets ! C'est pas un salopard du commun des mortels, mais c'est un fléau hors norme ! Il est trop dangereux ! Il tire d'abord, fait l'ambulance ensuite. Son copain, il n'a pas hésité à le descendre...

- C'était dans le feu de l'action, il va jusqu'au bout de sa logique, il fait sa guerre, pas la vendetta. Il épargne son monde, évite la bagarre quand il peut. C'est plus les circonstances qui commandent...

- Je ne sais pas ce qu'il te faut ! Il a quand même onze morts sur la conscience, rien que là-bas, plus un hélico ! ... Ça commence à coûter cher à l'armée française, cette histoire, et tu voudrais en rajouter, toi ?

- Il sait qu'il est foutu, mais il nous fera chier jusqu'au bout ! Tu vas faire monter les enchères. Si tu permets, je vais précéder le mouvement maintenant. Il y a peut-être moyen de le raisonner et de l'arrêter en douceur...

Aurèle souffle, sceptique :

- Il est déjà bon pour la guillotine ! Mais enfin ! Je vais pas m'y opposer ! Après tout, c'est ton boulot !

- Un dernier détail, au cas où tu l'aurais oublié, ici, nous sommes en France, dans un parc naturel, avec une tour génoise à préserver, et pas à Guadalcanal...

Bousillac cligne de l'œil, malicieux, et fait demi-tour sur place. C'est la première fois depuis longtemps qu'il ressent une excitation dans ce qu'il fait...

Du haut de la tour, dite de Turghio, où il s'est posté, Zarko voit s'avancer les deux hommes. Il les observe longuement à la jumelle... Ils n'ont pas d'armes, un capitaine et un sergent, les fourragères blanches et les brassards rouges et verts de la police militaire. Il saisit le fusil-mitrailleur. Il les laisse s'approcher sur la pente abrupte qui mène à sa « citadelle ». Le silence des hommes s'installe et le chant de la nature se propage... Sauvage instant ! À cent pas avant la jonction, il leur envoie une rafale droit devant. Sur la sente, volent, des éclats de porphyre et de granit. Les deux hommes s'immobilisent :

- Rends-toi, Zarko ! C'est fini, il n'y a plus rien à espérer !

- Pas question ! Jamais debout mais les pieds devant !

- Sois honnête et digne ! T'en assez fait ! Où ça te mène ?

- Au Merde ! Comme Cameron bis, tu comprends, capitaine ?

- À ton aise, tu l'auras voulu ! Sans quartier, à partir de maintenant !

4

Au crépuscule de ce 22 octobre, les portes de la rémission s'ouvrent enfin. Zarko n'a plus de munitions sauf deux balles de fusil. Le combat a été âpre, il a dû quitter sa

« citadelle » pour éviter l'encerclement et durer, à faire perdre haleine et le sens et les réserves. Le capitaine Aurèle a reçu une balle au travers de la mâchoire, en se portant au devant de l'attaque.

La cohorte épuisée et énervée s'approche dans un tremblement de fureur, de tirs et d'explosions du dernier refuge de l'irréductible : un quartier de rocs au bord de la falaise. Tapi derrière, Zarko ne répond plus, il regarde à quelques centimètres le bord du précipice et au-delà, le couchant qui cuivre la grande baille mauve et turquoise. Son visage d'adolescent affiche un sourire énigmatique ou un rictus de souffrance, nul ne le sait ! Il est déjà détaché de son sort. Ils le voient se lever lentement face à eux, l'arme plaquée en oblique sur la poitrine, canon levé au ciel. Alors d'un coup, le feu cesse, un silence solennel pèse sur la terre. On entend chanter le vent, clamer la mer. Zarko semble regarder loin devant :

- Halte ! Cessez le feu !

Bousillac s'avance au-devant de la première ligne, en intimant l'ordre de la main. Decrescendo, la tension retombe... Timidement quelques armes se baissent, d'autres gardent la menace, le doigt sur la gâchette.

- Il n'a plus de munitions ! Prenons-le vivant !

« *T'as qu'à croire, mon pigeon !* » : le sergent Pétaulapin est certain du final. Dans l'O.A.S. il a déjà vu des gens qui vont jusqu'au bout, qui savent mourir pour une idée. Causes entendues ou causes non soutenues, qu'importe ! Les gens ne savent pas se reconnaître et s'assumer dans leur différence, hormis les différents...

Bousillac s'approche de Zarko, range son pistolet dans l'étui, il va parler. Zarko ne cille pas, ne bouge pas :

- Une dernière fois, rends-toi, Zarko ! Tu as eu ton baroud d'honneur ! T'as gagné ce que tu cherchais ! T'en prendras pour longtemps, pour longtemps : très longtemps ! Mais ta seule solution, c'est de finir debout, comme un homme qui regarde les choses en face !

Zarko explose de rire, un rire sardonique, démentiel qui gèle toutes les épines dorsales, présentes. Bousillac a le temps de penser : « *Nom de Zeus ! Il débloque à mort !* » Zarko tire ses

deux balles en l'air, se renverse et tombe à la mer... Il s'ouvre au tombeau et vole en oiseau libre... Bouches bées, tous les hommes ici présents sont interdits ; puis un enlève son béret vert et le tient à la main, d'autres l'imitent. Pétaulapin sonde la profondeur du gouffre et jette un regard distrait sur la surface mouvante, fenêtre d'un grand vide : « *c'est fini ! Putain ! ce con ! ... C'était quand même un légionnaire !* » Le soldat Vélovic, à côté de lui, hoche la tête :

- Un mec qui sait partir, ça se respecte quand même, hein ! sergent ?

Pétaulapin enlève son chargeur, met le canon en bas, et s'en retourne sans rien dire, sans retourner la tête...

La Mer a englouti Zarko, elle ne l'a jamais rendu. Qui sait ! Peut-être, un jour, une métempyscose nous le rendra sous la forme d'un oiseau blanc dans la nuit : une chouette qui veillerait sur votre conscience, ou d'un loup dans un corps d'acier, qui viendrait secourir votre citadelle d'intelligence.

FIN.

Le 31 juillet 1997

© **Jean-Jacques REY, 1997**